

GREG ILES

Le sang du Mississippi

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Aurélie Tronchet



actes noirs

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

24 HEURES POUR MOURIR, Presses de la Cité, 2003 ; Le Livre de poche n° 37098.

LA FEMME AU PORTRAIT, Presses de la Cité, 2005 ; Le Livre de poche n° 37279.

PASSION MORTELLE, Presses de la Cité, 2007.

LA MÉMOIRE DU SANG, Presses de la Cité, 2008.

UNE PETITE VILLE SANS HISTOIRE, Presses de la Cité, 2009 ; Points n° 2880.

POISON CONJUGAL, Presses de la Cité, 2010.

BRASIER NOIR, Actes Sud, 2018.

L'ARBRE AUX MORTS, Actes Sud, 2019.

Titre original :

Mississippi Blood

Éditeur original :

William Morrow and Company / HarperCollins Publishers, New York

© Greg Iles, 2017

Illustration de couverture : DR

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12981-1

GREG ILES

Le sang du Mississippi

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Aurélie Tronchet

ACTES SUD

*À Betty et Jerry Iles, originaires de minuscules
petites villes du Sud, qui ont escaladé des livres
comme autant de marches pour s'élever.
Merci pour tout.*

La vérité est une chose terrible. On commence par y poser le bout du pied, sans rien éprouver. Quelques pas de plus, et on s'aperçoit qu'elle vous entraîne comme le ressac, vous aspire comme un remous. D'abord, la vérité vous attire à elle d'un mouvement si lent, si régulier, si mesuré, qu'on s'en rend à peine compte ; et puis le mouvement s'accélère, et puis c'est le tourbillon vertigineux, le plongeon dans la nuit. Car la vérité a ses ténèbres. On assure qu'il est terrible d'être saisi par la grâce divine.

ROBERT PENN WARREN,
Les Fous du roi
(trad. Pierre Singer)

PROLOGUE

Le chagrin est l'émotion la plus solitaire qui soit ; il fait de chacun de nous une île.

Au cours des dernières semaines, j'ai passé beaucoup de temps à me rendre sur des tombes. Parfois avec Annie, mais la plupart du temps seul. Les gens qui me voient là-bas se tiennent à distance. Je ne sais trop pourquoi. Sur un rayon d'environ cinquante kilomètres, presque tout le monde me connaît. Penn Cage, le maire de Natchez, Mississippi. Quand on m'évite – en m'adressant un signe de loin, si ce n'est rien, avant de s'éloigner en se pressant –, je me demande parfois si je porte désormais le manteau de la mort. Jewel Washington, coroner du comté et véritable amie, m'a pris à part à l'hôtel de ville la semaine dernière et m'a dit que j'avais l'air d'être la preuve vivante que les fantômes existaient. Ils existent peut-être. Depuis que Caitlin est morte, je ne me sens plus que le fantôme de moi-même.

C'est sans doute pour ça que je passe autant de temps à me rendre sur les tombes.

Henry Sexton est enterré dans un petit cimetière à Ferriday, sa stèle inclinée exposée au vent froid soufflant en rafales sur les champs du delta de la Louisiane. Les habituelles informations d'état civil sont affichées sur ce simple repère. En dessous figure son épitaphe, six mots gravés par les Noirs qui fréquentent cette église rustique et entretiennent à la perfection la tombe de ce journaliste blanc.

Wasn't that a man?*
Muddy Waters

Tout est dit.

La tombe de Caitlin se trouve dans le cimetière de Nat-chez, dans la partie carrée et plate en dessous de Jewish Hill, pas loin de la statue de *l'Ange qui se tourne*. Sa pierre tombale en marbre blanc d'Alabama est grande, fine et forte, tout comme elle était. Sa mère voulait qu'elle soit enterrée dans le Nord, mais son père a convaincu la famille : puisque Caitlin avait eu l'intention de se marier et de fonder un foyer dans le Mississippi, alors elle devait y rester.

J'ai choisi son épitaphe, une citation qu'elle utilisait souvent et qu'elle attribuait à Ayn Rand.

La question n'est pas de savoir qui va me laisser ; mais qui va m'arrêter.

En fait, Rand n'a jamais prononcé de telles paroles ; la citation semble paraphraser une conversation d'Howard Roark dans *La Source vive*. Néanmoins, cela résume tout à fait l'approche que Caitlin avait de la vie et du travail. Quelques personnes m'ont demandé si cette épitaphe était appropriée, étant donné que Caitlin avait été tuée lors de sa poursuite téméraire d'un gang d'assassins. Je leur ai répondu que je n'avais jamais été un grand fan d'Ayn Rand, mais cette vieille hypocrite avait raison sur ce point. Et s'il existe une morale ou une leçon à tirer de la mort de Caitlin, je suis trop stupide pour la discerner. Si vous souhaitez donner un sens à ce monde, ne venez pas me voir pour trouver des réponses.

Je viens de naître.

Presque tous les jours, je me tiens sur le haut promontoire qui domine le fleuve et je m'efforce en vain de recomposer ma vie alors que l'hiver laisse la place au printemps et que

* "N'était-ce pas là un homme ?" (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

le procès de mon père approche. Il est en détention préventive en Louisiane, sous la responsabilité du FBI. Il n'a pas été autorisé à se rendre dans l'État du Mississippi afin d'assister à l'enterrement de Caitlin. On me raconte qu'il a frappé les barreaux de sa cellule de ses mains percluses d'arthrite quand il a appris que le shérif Billy Byrd le jetterait en prison à Natchez s'il traversait le fleuve – il a frappé les barreaux au point de se briser des os du poignet droit. Je n'en suis pas complètement sûr.

Je ne lui ai pas adressé la parole depuis la mort de Caitlin.

Forrest Knox est enterré sur la propriété de la famille, l'ancien camp de chasse Valhalla. La semaine dernière, j'ai garé ma voiture sur le bord de la Highway 61 et je suis entré à pied, seul, sur le domaine, un pistolet dans ma main droite, et j'ai fouillé parmi les profondes ornières et les marquages localisant les preuves laissées par le FBI jusqu'à découvrir la pierre tombale. La plaque de Forrest figurait un drapeau de combat confédéré gravé, ce qui était une profanation de la bannière, et également les mots *Dévotion indéfectible*. Je suis resté là un moment, avec une profonde envie de vomir, ne prenant qu'alors conscience que j'avais espéré croiser le chemin de l'oncle de Forrest – Snake.

Au bout d'un temps, j'ai donné un coup de pied dans la pierre avant de tomber à genoux et de me servir de la crosse de mon arme pour détruire, autant que possible, le drapeau gravé. Mais je ne suis parvenu qu'à écailler quelques étoiles. Cherchant mon souffle au milieu des haut-le-cœur, je me suis relevé et j'ai tiré quatre balles dans la plaque de granit, et ça, ça a marché. Puis j'ai pissé sur la tombe – un long jet d'urine qui a fait s'élever un nuage de vapeur dans le froid et a laissé une flaque de boue – et j'ai rejoint la route.

Ouais, bon. Si vous ne voulez pas connaître toute la vérité, arrêtez tout de suite de lire.

Si vous poursuivez, ne venez pas me dire que je ne vous ai pas prévenus.

Ces dernières semaines, ma stratégie a été d'écrire pour garder toute ma tête. C'est étrange d'admettre ça, mais c'est ainsi. Depuis la mort de Caitlin, j'ai des difficultés à gérer quelques principes de base de l'existence, comme le temps. La chronologie. Pour être honnête, je n'ai pas le courage de décrire les événements qui découlent directement du décès de ma future femme ou de l'arrestation de mon père pour meurtre. Vous devriez probablement lire quelques articles du *Natchez Examiner*, l'ancien journal de Caitlin. Sa sœur aînée, Miriam – cadre dans la finance à New York –, dirige le quotidien depuis la mort de Caitlin, et elle a juré qu'elle resterait jusqu'à ce que le dernier des Knox ait été mis en prison et que les Aigles Bicéphales aient été écrasés une bonne fois pour toutes. Je ne suis pas certain que Miriam Masters ait conscience du temps que ça peut prendre.

Les deux articles ci-dessous ont été écrits par Keisha Harvin, une jeune journaliste noire de vingt-cinq ans qui vient de l'Alabama et qui traque les Aigles Bicéphales telle une Furie réincarnée. Caitlin a débauché Keisha d'un autre journal du groupe Masters seulement deux jours avant d'être assassinée. De façon opportune, depuis huit semaines, Keisha habite dans la rue en face de chez Annie et moi ; elle occupe l'ancienne maison de Caitlin. Je ne pense pas qu'elle dorme beaucoup ni qu'elle y aille par quatre chemins, quel que soit le sujet de ses articles. Mon père en a déjà pris pour son grade – comme il se doit – et, sous la plume de Keisha, la famille Knox est devenue le symbole national des instincts les plus ataviques et dépravés du tempérament américain.

J'ai essayé de convaincre à plusieurs reprises Keisha de se retenir un peu et de songer à sa sécurité, mais à l'image de Caitlin, elle pense que son travail a plus de valeur que sa vie. Je ne suis pas certain qu'une jeune femme de vingt-cinq ans soit qualifiée pour prendre une telle décision, mais il y a une chose dont je suis sûr : quand les bons s'opposent au mal, tôt ou tard le destin demande des comptes. Et quand ce jour viendra, j'espère que je serai à proximité de Keisha Harvin pour défendre le bien.

NATCHEZ EXAMINER

30 décembre 2005

La date du procès du Dr Tom Cage est fixée
par Keisha Harvin

Joseph Elder, le juge de la cour de circuit, a fixé au 13 mars la date du procès du médecin local, Thomas J. Cage, pour le meurtre de Viola Turner. Dans cette affaire qui a attiré l'attention de tout le pays, le Dr Cage est accusé d'avoir assassiné son ancienne infirmière âgée de 65 ans – qui avait été son employée trente-huit ans plus tôt – suite à un accord passé afin qu'il mette fin aux jours de la femme en stade terminal d'un cancer. Le fait que le Dr Cage soit blanc et l'infirmière Turner noire a compliqué la situation, puisqu'il s'est avéré que Mme Turner avait eu un enfant avec le Dr Cage en 1968, alors que celui-ci était marié. Mme Turner était alors une jeune veuve de 28 ans, son époux ayant été tué au Vietnam.

Shadrach Johnson, le procureur du district, a déclaré : "Je tiens à ce qu'il n'y ait aucune ambiguïté concernant cette accusation de meurtre. Il ne s'agit pas d'une affaire d'euthanasie. Quand un médecin fournit simplement les médicaments qu'un patient utilise pour mettre fin à ses jours, il s'agit alors d'une catégorie spécifique de crime dans l'État du Mississippi : un suicide médicalement assisté. Mais quand un médecin administre lui-même ces médicaments, c'est purement et simplement un meurtre – même si le geste est considéré

comme un acte de compassion. Mais nous sommes en présence d'une situation où le médecin a un enjeu personnel : il voulait que sa patiente garde le silence concernant un fait qui pouvait ruiner sa réputation et également son mariage. C'est pourquoi le Dr Cage a été accusé de meurtre avec préméditation."

Le shérif Billy Byrd du comté d'Adams a déclaré que son département travaillait nuit et jour pour s'assurer que le bureau du procureur soit en mesure de donner au Dr Cage le procès rapide que la loi garantit. "Certains comtés du Mississippi font traîner pendant un an ou plus avant d'instruire, commente Byrd. Mais cette pauvre femme mourait du cancer quand elle a été assassinée et sa famille mérite qu'on lui rende justice. Je me suis longuement entretenu avec les parents proches et ils sont tous réellement brisés par ce qui s'est passé. Je ne tiens pas à préjuger de quoi que ce soit, mais je ne crois pas avoir déjà traité une affaire où les faits étaient aussi évidents. Mais je laisse faire le procureur Johnson, il tirera tout ça au clair avec le jury."

La sélection des jurés débutera dans dix semaines. En ce moment même, le Dr Cage n'est pas détenu à la prison du comté d'Adams, mais dans l'établissement pénitentiaire fédéral de Pollock, Louisiane. L'agent spécial du FBI John Kaiser s'est expliqué : "Le Dr Cage est en détention préventive. C'est un témoin matériel dans une enquête fédérale majeure, et sa vie est en danger." Quand on lui a demandé si le Dr Cage risquerait quoi que ce soit s'il était incarcéré dans la prison du comté, l'agent Kaiser a refusé de faire tout commentaire.

Lors du procès, le Dr Cage sera défendu par le célèbre avocat afro-américain des droits civiques Quentin Avery du comté de Jefferson, Mississippi, et de Washington, DC. À ce jour, le Dr Cage n'a fait aucune déclaration pour sa défense. Mais au cours d'un entretien téléphonique hier, M^e Avery a déclaré : "On ne doit pas négliger le fait que le frère de Viola Turner a été assassiné par le groupe des Aigles Bicéphales en 1968. Les événements relatifs à ce crime pourraient très bien impacter notre affaire." Le maire de Natchez, Penn Cage, fils de l'accusé et ancien juriste de Houston, a refusé de faire la moindre

déclaration, que ce soit au sujet de la date du procès ou au sujet des propos du procureur du district Johnson, du shérif Billy Byrd ou de M^e Avery.

NATCHEZ EXAMINER

3 janvier 2006

Knox probablement retiré de la liste des personnes
recherchées par le FBI
par Keisha Harvin

Le suicide probable, la semaine dernière, d'un ancien membre du tristement célèbre groupe des Aigles Bicéphales pourrait amener le FBI à sortir le nom de Chester "Snake" Knox de la liste des 10 personnes les plus recherchées. Des sources proches de l'enquête ont en effet rapporté que des preuves découvertes sur la scène de la mort du Klansman Silas Groom le lient à plusieurs crimes, y compris l'attentat à la bombe, le 17 décembre, d'un avion du FBI transportant des preuves de l'aéroport de Vidalia au laboratoire du FBI à Washington.

Groom a été découvert à son domicile jeudi dernier, abattu d'une balle dans la tête, un revolver à la main. D'après nos sources, une lettre de suicide et des preuves supplémentaires découvertes sur les lieux pourraient relier Groom à plusieurs meurtres, y compris celui de l'ancienne éditrice du *Natchez Examiner*, Caitlin Masters, assassinée le 16 décembre 2005 dans le comté de Lusahatcha, et également celui du membre fondateur des Aigles Bicéphales, Sonny Thornfield, supposé s'être suicidé à la prison de la paroisse de Concordia, il y a 18 jours. L'agent de supervision local du FBI John Kaiser a refusé d'émettre le moindre commentaire concernant ces nouvelles preuves, mais Eric Templeton, le porte-parole du FBI à Washington, a déclaré : "Bien que Knox puisse être coupable de kidnapping et même d'autres meurtres, c'est l'attentat à la bombe contre le jet du Bureau qui l'a fait figurer sur notre liste des personnes les plus recherchées. D'un point de vue général, nous nous satisfaisons de la culpabilité de Groom

dans cette affaire, et la liste sera probablement modifiée en conséquence.” Quand nous lui avons demandé comment un homme de 78 ans avait pu placer un dispositif explosif complexe dans un jet du FBI, l’agent Templeton a répondu : “Les Aigles Bicéphales étaient principalement des vétérans militaires ayant une expérience des explosifs. Silas Groom possédait une plus grande expertise des armes que le terroriste d’Al-Qaida moyen, et il n’est pas besoin d’être un athlète olympique pour saboter un petit avion.”

Le shérif Walker Dennis de la paroisse de Concordia est le seul officiel local des forces de l’ordre à exprimer des doutes concernant le suicide de Groom. “Je vais attendre que le médecin légiste remette ses conclusions, a-t-il déclaré, mais il faut bien admettre que, ces derniers temps, on a remarqué une douteuse épidémie de suicides. Et la mort de Groom pourrait très bien relâcher la pression qui pèse sur Snake Knox qui, à mon avis, la mérite bien. Mon département ne va pas arrêter de rechercher Knox, même si le FBI semble penser qu’il s’est barré dans un pays d’où il ne peut être extradé.”

Le contenu de la lettre de suicide de Silas Groom reste inconnu pour le moment. Mais, touche macabre, l’*Examiner* a appris qu’une pièce rare de vingt dollars en or, un Aigle Bicéphale, qui servait de badge pour les membres du groupe, a été retrouvée sur la lettre ensanglantée dans laquelle, apparemment, Groom confesserait plusieurs crimes. Comme tous les insignes authentiques des Aigles Bicéphales, cette pièce en or a été frappée l’année de la naissance de celui qui la porte – dans le cas de Groom, 1933. D’après les notes du journaliste Henry Sexton, les seules exceptions à cette pratique concernaient les membres des Aigles Bicéphales nés après que la pièce en or eut cessé d’être frappée : ceux-là portaient alors des demi-dollars Kennedy émis en 1964. Ce qui est encore censé être l’insigne porté par Snake Knox.

Des rumeurs reliant le groupe des Aigles Bicéphales à l’assassinat en 1963 de John F. Kennedy demeurent invérifiées. Toutes nos tentatives pour identifier les preuves transportées de Vidalia au laboratoire de Washington dans l’avion du FBI qui s’est écrasé ont été freinées par le FBI. Le Bureau a simplement

déclaré que ces preuves concernaient une récente enquête sur des meurtres des Aigles Bicéphales ayant été commis dans la région de Natchez-Vidalia dans les années 1960. L'avion qui s'est écrasé, un Cessna Citation II, a brûlé avant que les pompiers et les secours ne puissent intervenir. Le Bureau n'a pas révélé si toutes les preuves à bord, ou seulement une partie, avaient été sauvées du crash.

Il y a trente-six ans, un autre avion s'écrasait à l'aéroport de la paroisse de Concordia après avoir, dit-on, percuté un autre appareil piloté par Snake Knox. Quatre personnes avaient trouvé la mort lors de cet accident, mais Knox, un épandeur expérimenté, s'en était sorti indemne. Cette supposée collision en plein vol s'était produite alors que Concordia n'était encore qu'un aérodrome non surveillé et le seul témoin de l'accident avait été le jeune neveu, aujourd'hui défunt, de Snake Knox. Les notes d'Henry Sexton ont jeté le doute sur le rapport de l'Administration fédérale de l'aviation rédigé à l'époque, mais à moins que Knox ne soit arrêté et ne modifie son récit original, aucune enquête ne sera rouverte concernant ce crash.

À propos de l'accident du jet du FBI, un habitant de Vidalia qui souhaite garder l'anonymat a déclaré : "Personne dans cette région ne s'y connaît mieux en petits avions que Snake Knox. Personne ne s'y connaît mieux en bombes, non plus. Mais c'est tout ce que j'ai à dire à ce propos. Snake Knox n'est pas quelqu'un qu'on a envie de se mettre à dos, même s'il s'est enfui au Costa Rica ou ailleurs. Tôt ou tard, il va revenir. Vous verrez."

Je file à travers le delta de la Louisiane à cent quarante kilomètres-heure, l'obscurité primitive couvre la terre tel un linceul. Mes pleins phares au xénon percent un tunnel dans la nuit, provoquant une émeute de reflets d'yeux surpris, chevreuils, renards, rats laveurs et, de temps à autre, une vache se reposant près d'une barrière. Le Yukon blindé de notre garde du corps nous talonne à cent cinquante mètres, suffisamment loin pour m'éviter la migraine sur le trajet des cent soixante kilomètres qui séparent la maison de la prison où mon père est détenu, mais suffisamment près pour que Tim Weathers puisse charger telle la 7^e cavalerie si nécessaire. De temps en temps, on perçoit une vibration sourde quand je prends un virage ou que je roule sur la carcasse brisée d'un tatou mort, et pourtant ma fille continue de dormir à côté de moi, une main reposant légèrement sur mon avant-bras que j'ai laissé appuyé sur l'accoudoir central afin de la rassurer.

Un autre visage angélique flotte dans le rétroviseur arrière. À travers le brouillard de l'épuisement, je crois voir celui de Caitlin, mais il appartient à Mia Burke, la baby-sitter d'Annie, âgée de vingt ans. Mia a les yeux clos, la bouche entrouverte, et un ronflement sourd s'échappe de ses lèvres. Sous le coup de l'épuisement, les deux filles dorment malgré les nids-de-poule et les animaux morts ; l'épuisement plus le bourdonnement du moteur et les gémissements des pneus, le tout couvert par Levon Helm et The Band interprétant *The Weight*, la version live extraite du film *The Last Waltz*.

Alors que Pops et Mavis Staples se mettent à chanter en chœur tels des anges sombres descendant en flottant du paradis, je suis envahi par un semblant de paix. Quelle âme et quelle foi un homme blanc doit-il avoir pour chanter face à de tels anges ? Levon est un gars de la campagne de l'Arkansas, maigre et dur comme les salopards qui ont tué Caitlin, et pourtant il chante avec l'humanité blessée d'un homme sans tribu, un homme qui a connu l'amour et le chagrin, qui comprend que l'un est le prix de l'autre.

J'aimerais croire en Dieu, parce que je pourrais Lui en vouloir pour le meurtre de Caitlin. Mais je suis un homme sans foi, il ne me reste que mon père sur qui rejeter la responsabilité. Ma mère croit que Caitlin a causé sa propre mort et qu'il en aurait été ainsi même si mon père n'avait pas mis nos vies sens dessus dessous. Je n'ai pas la force d'en débattre. Maman désire simplement que je pardonne suffisamment à mon père pour lui rendre visite en prison. Mais je ne peux m'y résoudre. Alors je reste assis à l'extérieur, dans la voiture, ou bien je vais attendre au bout de la rue, dans un restaurant Wendy's, pendant que ma mère et Annie se livrent à leur rituel en prison, Mia s'occupant d'Annie tandis que ma mère passe un moment seule avec mon père.

La plupart du temps, je parviens à mettre de côté le merdier constant qui va avec la fonction de maire et je reste assis à réfléchir à la succession d'événements qui m'ont conduit à là où j'en suis. C'est vrai, l'ambition a mené Caitlin en un endroit maudit où elle n'aurait jamais dû se rendre seule, et elle en est morte. Mais si mon père n'avait pas caché la vérité de ce qui est arrivé la nuit du décès de Viola Turner, Caitlin n'aurait pas été obsédée par la quête d'Henry Sexton, ou n'aurait pas repris son flambeau après qu'il se fut sacrifié en martyr pour nous sauver, elle n'aurait pas non plus suivi une piste de sang jusqu'à cette abomination d'Arbre aux Morts.

Elle serait en vie.

Nous habiterions avec Annie à Edelweiss, notre maison de rêve dominant le fleuve, et nous serions en bonne voie pour donner un petit frère à Annie. Cette pensée me hante, probablement bien plus qu'elle ne devrait. La veille de la mort de

Caitlin, nous avons fait l'amour dans cette maison pour la première et dernière fois : une tentative désespérée de sa part pour m'apaiser après ma confrontation avec un shérif corrompu. Je n'avais aucune idée de la grossesse de Caitlin. Forrest Knox me l'a apprise plus tard, pour me mettre au supplice, et l'autopsie a confirmé sa révélation. Si j'avais anticipé le malheur vers lequel nous nous précipitions cette dernière nuit, j'aurais fermé la porte d'Edelweiss à clé et j'aurais gardé Caitlin à l'intérieur jusqu'à ce que... quoi ? Ça ne rime à rien, toutes ces hypothèses. D'une certaine façon, j'ai l'impression que peu importe ce que j'aurais pu faire ce soir-là, Caitlin serait morte, et Annie et moi aurions tout de même fini là où nous en sommes. À savoir... où ?

Perdus.

Quand une personne que vous aimez est assassinée, vous apprenez des choses sur vous que vous auriez donné cher pour ne pas connaître. Si vous tuez celui qui vous a volé cette vie, vous découvrez que la vengeance ne remplit en aucun cas le vide abyssal que le meurtre laisse derrière lui. Rien ne le peut, excepté les années d'existence, et seulement si vous avez de la chance. Annie et moi avons appris cela pour la première fois le jour où le cancer a emporté sa mère.

Caitlin a été notre chance.

Il y a neuf semaines, cette chance s'est éteinte. Le meurtre de Caitlin nous a frappés comme un obus d'artillerie tombant d'un ciel bleu dégagé. Et la première chose que ce genre de bombe fait exploser, c'est le temps. Les jours et les nuits ne veulent plus rien dire. Le passage des instants et des heures vacille, tout est détraqué. Les horloges génèrent la confusion, et même la panique. Dans le semi-monde du deuil, le sentiment d'individualité commence à se déliter. Les êtres forts trouvent un moyen de se réorienter selon la structure temporelle superposée qui régit le reste du monde, mais j'ai eu beau essayer, je n'y suis pas parvenu.

Mon travail en a tellement souffert que tout le personnel de l'hôtel de ville est impliqué dans une sorte de conspiration visant à faire croire que je fonctionne encore normalement. C'est difficile à admettre, mais honnêtement il y a quelque

chose qui cloche chez moi. Ma prise sur la réalité est bien plus tenue qu'elle ne devrait. Mon sens du contrôle s'est érodé au point que j'ai douté de ma santé mentale. Mais étant donné tout ce que j'ai traversé... c'est peut-être une réaction saine. Peut-être la seule. Parce que ma famille a imposé.

Ma mère vit dans un motel près de l'établissement pénitentiaire fédéral de Pollock, Louisiane, où mon père est détenu par le FBI (à cinquante kilomètres derrière nous actuellement, et s'éloignant heureusement de minute en minute). J'ai dû retirer Annie de l'école et seule l'intervention altruiste de Mia Burke a permis à ma famille de ne pas rester paralysée par le chagrin et la terreur. Mia a aussi énormément fait pour me maintenir la tête hors de l'eau, ce qui n'est pas juste pour elle, mais elle s'est portée volontaire et, franchement, je n'ai personne d'autre sur qui m'appuyer.

Mon téléphone portable tinte sous la couverture musicale. Il est posé à côté du frein à main central de l'Audi. Maintenant le volant en position avec mon genou gauche, je tends la main gauche vers le téléphone pour le consulter sans déranger Annie.

Le message dit : *Ça va ? Tu ne t'endors pas, hein ?*

Ça vient de Tim Weathers, notre garde du corps pour la nuit, qui nous suit dans son Yukon. En fait, le véhicule n'est pas celui de Tim. Il appartient à Vulcan Asset Management, la société de sécurité de Dallas qui l'emploie.

Ça va, je réponds. Les filles dorment.

Elles en ont besoin, renvoie-t-il.

Hormis la mort de Caitlin, c'est peut-être l'adaptation la plus difficile. Nous vivons entourés de gardes du corps. C'est nécessaire, évidemment, tout le monde en convient. Sécurité totale, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et il ne s'agit pas des Italiens surdimensionnés qu'on voit protéger des divas pop et des athlètes professionnels, mais de soldats à la retraite des Forces spéciales comme mon ami Daniel Kelly, porté disparu en Afghanistan depuis des mois. Des hommes qui comprennent ce qu'est le boulot de protection et qui ont les compétences, la retenue et l'expérience nécessaires pour bien faire leur travail.

La charge financière de la mise en place d'une telle protection est écrasante. Pour les deux mois et demi passés environ, les sociétés de sécurité m'ont facturé plus de cent mille dollars. Mais je ne vois pas d'autre option. C'est comme engager des infirmières vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour un parent souffrant : jusqu'à ce que vous soyez obligé de le faire, vous n'avez aucune idée du véritable coût d'une surveillance constante. À mon grand soulagement, le père de Caitlin a payé la moitié de chaque facture. Il a proposé de les régler en intégralité, mais il me reste encore un peu de fierté. Je ne vais pas pouvoir me permettre ce niveau de dépenses pendant longtemps, mais chaque fois que je me demande si nous sommes en mesure de relâcher notre vigilance et d'endiguer l'hémorragie de liquidités, les paroles de John Masters résonnent à mes oreilles :

"Penn, s'il arrivait quelque chose à Annie ou à toi, Caitlin ne me le pardonnerait pas. J'accepte que ma fille soit morte, mais je n'accepte pas que ce soit la fin de mes obligations envers elle. Alors embauche les meilleurs et envoie-moi les factures. Et je me fiche du montant qu'on atteindra. Tu as tué le neveu de Snake Knox. Tant que ce dernier salopard ne sera pas rempli de liquide d'embaumement, je veux que tu vives comme le président des États-Unis. Je ne suis pas parvenu à protéger ma fille et j'ai du mal à me regarder dans la glace. Ne fais pas la même erreur avec la tienne."

Je n'en ai pas l'intention.

C'est pourquoi nous vivons avec au moins un garde du corps – et parfois trois – à quelques mètres de moi, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Aujourd'hui, pour notre aller-retour hebdomadaire à la prison de Pollock, nous n'avons eu que Tim, un ancien de la SEAL qui vient du Tennessee. Tim est un peu devenu l'oncle préféré d'Annie, et un frère pour Mia et moi. Comme d'habitude, Annie a tout d'abord vu sa grand-mère aujourd'hui puis son grand-père, pendant que Mia me rejoignait au bout de la rue pour partager un cheeseburger au Wendy's.

Puéril peut-être, mais c'est comme ça.

D'autres yeux encore apparaissent dans les champs déserts, au-delà des bas-côtés de la route. Ce trajet ressemble à une

visite nocturne dans quelque vaste réserve sauvage, un safari dans le Sud inondé par la puanteur sulfureuse et tenace du jet défensif d'un putois. Les yeux brillants dans le noir couvrent tout le spectre chromatique : jaune pour les rats laveurs, vert pour les chevreuils, rouge pour les renards et les opossums, bleu pour le rare coyote. Le pays paraît peuplé de fantômes lumineux, et pourtant l'explication est assez simple. La couche de cristaux de *tapetum lucidum*, derrière toutes ces rétines, a évolué afin d'améliorer la vision nocturne en réfléchissant la lumière à travers l'œil, afin qu'elle puisse être utilisée deux fois et pas seulement une. Mais à l'image des projecteurs de télévision qui m'ont toujours aveuglé quand j'arrivais à la prison d'Huntsville pour y assister à des exécutions, le feu des phares au xénon de mon Audi rend cette adaptation inutile en privant de leur vue tous ces yeux sensibles.

"Papa ?" La main d'Annie presse légèrement mon bras droit. "J'ai envie de faire pipi."

Ma fille a onze ans, mais quand elle parle dans un état de demi-sommeil, sa voix est exactement celle qu'elle avait à trois ou quatre ans.

Aucun phare devant nous, uniquement l'obscurité. Mais mon cerveau parcourt rapidement son fichier d'endroits où s'arrêter dans ce paysage presque désolé. "Je crois qu'il y a une station-service à huit minutes environ, chaton. Tu peux attendre ?

— Hum hum. Ne la dépasse pas quand même. Ça pourrait mal tourner.

— Je confirme", dit une voix derrière moi.

Levant les yeux vers le rétroviseur, j'y vois Mia en train de me regarder avec un sourire en coin.

"J'ai faim aussi, ajoute-t-elle. Je vais être énorme quand je vais retourner à la fac."

Mia doit être fatiguée ; sinon elle ne mentionnerait pas la perspective de nous quitter – pas alors qu'Annie peut entendre – même si ce jour va inévitablement arriver. La seule présence de Mia est un miracle, un de ceux qui se fondent sur une générosité que je peine à comprendre. Il y a deux ans, alors qu'elle était une brillante élève de dernière année dans mon université,

elle s'est occupée d'Annie le temps d'un été, puis pendant l'année scolaire, les après-midis où je travaillais. C'était la baby-sitter idéale : une fille intelligente, enjouée et motivée, issue d'une famille modeste, qui était obligée de travailler pour se payer ce que ses camarades tenaient pour acquis. Son énergie et son pragmatisme déteignaient tous les jours sur Annie, et je lui en étais reconnaissant.

Mais à la fin de cette année-là, une camarade de Mia s'est noyée dans une rivière voisine, et un de mes amis d'enfance a été accusé de ce meurtre. L'intervention de Mia a été déterminante dans la résolution de cette affaire et, en guise de récompense, mon ami reconnaissant – un médecin généraliste – l'a aidée à obtenir ce qui s'était avéré inaccessible jusqu'alors pour elle, malgré tous ses efforts : il lui a offert les frais de scolarité pour son premier choix d'université, Harvard.

Par un pur hasard, Mia rentrait chez elle pour les vacances de Noël quand Caitlin a été assassinée. Dès qu'elle a appris la nouvelle, elle est passée nous voir et elle a fait tout son possible pour consoler Annie, qui avait commencé à régresser jusqu'à un état de paralysie et d'hyperanxiété qu'elle avait déjà connu après la mort de sa mère à Houston. Le temps d'une semaine, Annie avait développé une dépendance inquiétante vis-à-vis de Mia. Je ne savais pas comment j'allais pouvoir empêcher qu'elle ne pète les plombs quand Mia devrait retourner dans le Massachusetts. À mon grand étonnement, pourtant, trois jours avant son départ, Mia m'a fait asseoir et m'a annoncé qu'elle avait décidé de prendre un semestre de congé afin d'aider Annie à "revenir à la normale".

J'ai refusé, mais pas trop et pas trop longtemps. Mia m'a dit qu'elle s'était inscrite pour passer un semestre sur un site archéologique dans le Yucatán, aussi ce n'était pas comme si elle fichait en l'air un vrai semestre. À ce moment-là, ma mère avait déjà pris la décision de loger ailleurs pour se rapprocher de la prison où papa était incarcéré, et cela avait réglé le problème.

"Il y a une lumière, dit Mia. Devant, sur la gauche."

Elle a raison. La station-service isolée de mon souvenir se trouve à un kilomètre et demi devant nous, en bordure des champs plats, pareille à quelque station de relais radio dans le

désert. Je sors mon téléphone portable et compose le numéro de Tim derrière nous.

“Qu’est-ce qu’il y a ? demande-t-il.

— On s’arrête à la station-service. Les filles ont besoin d’aller aux toilettes.

— Laissez-moi vous rattraper avant de tourner.

— Compris.”

Ces dernières semaines, ce genre de discussion tactique est devenu une seconde nature. Soixante secondes plus tard, nous sommes au virage et Tim est juste derrière nous au moment où je tourne le volant à gauche et m’engage, avec un bruit sourd, sur la terre piquetée de graviers près de la plateforme en béton de la vieille station-service.

Je me gare sur le béton taché d’huile, sous l’auvent affaissé abritant les pompes, et Tim s’arrête derrière nous. Dès qu’il sort du Yukon, Annie bondit hors de la voiture et se précipite dans la station. Tim la suit, et Mia et moi leur emboîtons le pas.

La température est tombée de cinq degrés depuis qu’on a quitté la prison. L’intérieur de la station sent le café ébulliant, la vieille graisse et le désinfectant. Une employée solitaire, une vieille femme qui porte un filet à cheveux, tient la boutique pour la nuit. Elle est postée derrière une vitrine graisseuse renfermant les restes d’un poulet et des frites. Pendant qu’Annie est aux toilettes, je parcours du regard le maigre étal de snacks, puis je demande à la femme si elle a du café frais. Elle me répond qu’elle va en préparer.

“Où sont vos toilettes pour hommes ?

— Dehors. Sur votre droite quand vous sortez.”

Tim s’apprête à me suivre à l’extérieur, mais je désigne ma cheville gauche et lui demande de rester avec les filles. Il acquiesce et me conseille de garder l’œil ouvert.

Dehors, l’obscurité porte la légère senteur sucrée de l’herbicide en suspens dans l’air. Je ne l’ai pas remarqué en sortant de la voiture. C’est trop tôt pour l’épandage des cultures ; un fermier mélange peut-être des produits chimiques dans le voisinage. Cette odeur me ramène à mon enfance. Petit, dans les champs de mon grand-père, je courais sous le biplan aux allures de jouet tandis qu’il laissait tomber des nuages de

poison de plus en plus gros ; j'agitais joyeusement les bras, n'imaginant même pas que ces nuages pouvaient semer la graine du cancer dans mon sang et mes os.

Les toilettes pour hommes me ramènent également à mon enfance. Une cabine de la taille d'un placard, aussi froide qu'un congélateur et pourtant pleine des remugles puants des déjections humaines et des produits ménagers, une pestilence lourde avec une pointe astringente qui brûlerait la gorge si on la respirait trop longtemps.

Faisant coulisser le frêle verrou dans un trou du cadre de la porte, je fais face au vieil urinoir, baisse ma braguette et pisse contre la faïence tachée. Je me demande combien de fois j'ai fait ce trajet entre Natchez et cette prison fédérale. Depuis deux mois et demi, une, parfois deux fois par semaine. Neuf en tout, je suppose et, chaque fois, j'ai attendu seul pendant que maman et Annie retrouvaient papa dans la salle des visites.

Remontant ma fermeture éclair, je tends la main pour tirer la chasse d'eau avant de décider de ne pas toucher la poignée piquetée de rouille. Alors que je me tourne vers la porte, je perçois un bruit de chaussures à l'extérieur. C'est probablement Tim mais, pour une raison ou une autre, ce bruit me pétrifie sur place.

Dix secondes passent... puis vingt.

Est-ce que je l'ai imaginé ? Des rires féminins traversent le mur dans mon dos. *Les filles sont toujours à l'intérieur de la station-service. Et si elles sont toujours à l'intérieur, alors Tim aussi.*

Alors de qui proviennent ces pas que j'ai entendus ?

Sortant mon téléphone portable de la poche intérieure de mon blouson, je m'apprête à appeler Tim puis je suspends mon geste. Je suis probablement parano, mais je ne tiens pas à l'attirer dans une embuscade. Faisant passer mon téléphone dans ma main gauche, je m'accroupis, remonte ma jambe gauche de pantalon et sors mon Smith & Wesson Airweight .38 du holster de cheville que je porte depuis décembre. Puis je me recule contre l'urinoir.

La crosse en bois du pistolet est ébréchée d'avoir martelé la pierre tombale de Forrest Knox. N'utilisant que mon pouce gauche, j'écris un texto à Tim : *Entendu quelque chose devant*

les WC. Menace possible. Reste dedans avec les filles. Suis enfermé dans la cabine.

Alors que j'appuie sur Envoi, la poignée de la porte des toilettes tourne avant de s'immobiliser.

Ma main se resserre sur mon pistolet.

Puis on force contre le verrou de la porte pour tester sa résistance.

“Une minute ! je crie comme tout homme ferait en temps normal. J'ai bientôt fini.”

Pas de réponse.

Toujours en me servant de mon pouce gauche, j'envoie à Tim : *Appelle les flics.*

Du silence tendu me parvient une voix étouffée, à peine audible à travers la fine porte métallique : *“J'ai un message pour vous, monsieur le maire. Sortez pour que je vous le donne.”*

D'une main tremblante, j'écris : *Menace réelle !*

“Un message de qui ? je demande.

— Vous savez bien. Maintenant, sortez et écoutez ce que j'ai à vous dire. Si vous continuez à traîner là-dedans, votre fille va finir par sortir de la station et les choses vont très vite mal tourner. Alors secouez-vous la nouille et sortez.”

Impossible que ce soit Snake, je pense tout en me demandant si c'est possible. John Kaiser affirme que le vieil Aigle Bicéphale s'est enfui à l'étranger. Mais si ce n'est pas Snake... alors qui est-ce ? Et qui que soit cet homme, est-il seul ?

“Vous sortez, Cage ? Ou est-ce que vous voulez que votre petite fille reçoive le message à votre place ?”

Toute salive s'est évaporée de ma bouche. Une étrange pulsion me pousse à ouvrir la porte, mais quelque part dans mon cerveau brûle la certitude qu'on me tirera dessus dès l'instant où je me montrerai.

Mon cœur fait un bond quand mon téléphone tinte dans ma main.

Renforts en route, me répond Tim. *Je te rejoins. Ne bouge pas à moins d'entendre des coups de feu. Si tu sors, fais-le en tirant comme je t'ai appris.*

Ne laisse pas les filles ! je pense, mais avant que j'aie le temps de lui envoyer ce message, l'homme dehors remue la poignée

puis la secoue violemment. Pendant une demi-seconde, j'envisage de tirer à travers la porte.

Mais qui est-ce que je tuerai ? Et si le type n'est pas armé ?

Quoi qu'il en soit, je ne peux pas rester ici pendant que Tim risque sa vie pour protéger mon enfant.

Me déplaçant sur le côté de la porte, je tends la main gauche vers le verrou, mais avant que mes doigts touchent le métal, la porte s'ouvre d'un coup, m'engourdissant le bras jusqu'au coude.

Je ne vois personne.

Puis une silhouette indistincte se précise à un mètre de la porte, un tee-shirt blanc enveloppé par l'obscurité. Je suis le premier surpris quand mon index droit appuie sur la détente du .38. Des explosions tonitruantes secouent la cabine carrelée, et un crâne chauve apparaît quand ma cible baisse les yeux sur les trous brodés dans son ventre et sa poitrine.

J'ai soudain la triste certitude d'avoir tiré sur quelque malheureux routier trop sourd pour m'entendre dire que les toilettes étaient occupées.

Puis la silhouette bascule en arrière.

Dans la chute, une jambe de son jean remonte sur son mollet, révélant le manche en os d'un couteau Bowie dépassant de sa botte de motard. Puis le scintillement du nickel luit dans sa main gauche – un pistolet. Progressant lentement vers la porte des toilettes, serrant toujours fermement mon .38, je jette un regard au-dehors, à droite et à gauche.

Rien.

Je me rue en avant et balance un coup de pied dans le pistolet pour l'arracher de la main de l'homme, m'attendant à moitié à ce qu'il me frappe dans le dernier spasme de la mort. La douleur gravée sur son visage signifie qu'il est encore en vie.

"Bon sang !" crie quelqu'un sur ma gauche.

Quand je fais volte-face en direction de la voix, un inconnu, debout au coin de la station-service, dirige une arme vers moi et, avant que je puisse viser avec mon propre pistolet, un coup part. Je me tends, anticipant un impact qui n'arrive jamais. L'inconnu titube puis s'accroche au mur pour garder l'équilibre.

"Ne bouge plus !" crie une voix à l'autorité militaire.

L'homme blessé lève de nouveau son arme, mais avant qu'il puisse aligner son tir dans ma direction, une balle emporte la moitié de son crâne.

Il tombe sur le béton avec un bruit sourd qui me fait penser qu'il est mort.

“*Rapport de situation, Penn !* me demande Tim depuis le coin de la station.

— Deux hommes à terre. Je ne sais pas s'il y a quelqu'un d'autre.

— On part du principe que oui ! Je viens vers toi.”

Tim apparaît en position de tir de combat, il se tourne en décrivant délibérément un cercle rapide tout en scrutant l'obscurité environnante.

“Annie et Mia ? je demande.

— Enfermées dans une chambre froide à l'intérieur. Ton homme est mort ?

— Pas encore. Je l'ai désarmé.

— Tirons-nous de là. Il va falloir qu'on revienne pour discuter avec le shérif et la police d'État, mais plus tard.

— Juste une seconde, je souffle en jetant un regard vers l'homme sur lequel j'ai tiré. Couvre-moi.”

Je m'avance et baisse les yeux sur l'homme qui suffoque. Un sifflement strident accompagne chacune de ses respirations, et un cercle noir, de la taille d'une assiette plate, imbibe son tee-shirt.

“Il est mort, déclare Tim derrière moi. Il faut qu'on fasse monter les filles dans le Yukon, Penn.

— Vas-y. Ce type a dit qu'il avait un message pour moi.

— Je ne peux pas te laisser.

— Tu travailles pour moi, Tim. Je te donne l'ordre de couvrir les filles. Je peux m'occuper de moi.”

Les chaussures de l'ancien de la SEAL raclent le sol tandis qu'il contourne en courant l'angle de la station-service.

À genoux près de l'homme à la respiration sifflante, je me positionne de sorte qu'il puisse voir mon visage au-dessus du sien.

“Tu es le maire ?” demande-t-il d'une voix grinçante, son souffle pourri presque corrosif.

Accro à la meth. “C’est moi.

— Tu m’as descendu, salopard.

— Tu l’as cherché.”

Il lève un bras habillé de cuir et essaie de me saisir à la gorge, mais je l’écarte facilement tant il est faible.

“Tu as dit que tu avais un message pour moi.

— Appelle les secours, vieux. Je suis salement touché.

— Donne-moi le message d’abord.

— Appelle les secours, sinon je ne te dis rien !

— Dis-moi le message ou je te tire une balle dans le cœur et je raconte au FBI que tu as essayé de me poignarder avec le couteau planqué dans ta botte.”

Le type commence à parler, mais ces mots se désintègrent en une toux angoissante qui vaporise une brume de sang entre nous. Instinctivement, je me recule.

“Dis-moi, bon sang !

— Ce n’est pas pour toi. C’est pour ton vieux. Le doc.”

Quelque chose se refroidit en moi. “Quoi ?

— L’avocat nègre de ton père va essayer de mettre la mort de la vieille sur le dos de Snake.

— Quelle vieille ? Viola Turner ?”

Il tousse encore, mais cette fois je parviens à esquiver les postillons. “Oui, elle, dit-il d’une voix hachée. La Négrresse infirmière.

— Bordel, comment Snake pourrait-il être au courant de ce que Quentin Avery a prévu de faire ?”

L’homme secoue la tête. “Je ne fais que passer le message, vieux. Snake a dit : « Les femmes et les enfants ne sont pas à l’abri. » Ce sont ses mots précis. Tu as compris ?

— J’ai bien entendu.

— Si Avery essaie d’accuser Snake, ta fille ne vivra pas assez longtemps pour entendre le verdict.

— Tu paies cher pour un livreur.

— Appelle les secours, vieux ! Je t’ai transmis le message.

— Je n’aime pas ton message. J’appellerai une ambulance sur la route. Mais je vais être franc avec toi : je ne pense pas que tu tiendras jusque-là. Tu ferais mieux de faire la paix avec ce en quoi tu crois.”

Il roule des yeux avant que son regard se rive de nouveau sur moi. “Espèce de salaud.”

Je me lève et m’essuie le visage sur ma manche.

“Si je meurs, croasse-t-il, tu es un homme mort. Et pas seulement toi... mais toute ta famille. C’est la loi des VK.

— VK ? Qu’est-ce que c’est que cette connerie ?

— La loi de la Famille, mon gars. Tu me laisses crever, et tu en sauras bien plus que tu aurais préféré savoir.

— Je crois que je gèrerais le moment venu. Tu n’aurais pas dû menacer ma fille.”

Le rugissement d’un moteur huit cylindres fait trembler le sol et l’air sur ma gauche. Je lève les yeux, Tim me fait signe derrière la vitre blindée du Yukon. Je ne vois pas les filles, mais après être monté dans le véhicule, je comprends pourquoi. Elles sont accroupies dans le creux entre la deuxième et la troisième banquette. *Rien à craindre*. Le blindage du Yukon arrêterait des balles .308 Winchester FMJ. Après avoir serré les deux filles dans mes bras, je m’agenouille sur un siège de la deuxième banquette, mon pistolet à la main, prêt à tirer pour nous défendre en cas d’attaque.

Alors que nous nous engageons sur le ruban sombre de la Highway 65, les phares de Tim happent l’éclat scintillant du métal. Il pile quand les faisceaux révèlent les silhouettes de deux grosses Harley-Davidson, garées sur le bas-côté à seulement quarante mètres de la station-service.

“Ils ont dû me suivre avec les phares éteints, dit-il. Est-ce que ça ressemblait à une simple tentative de vol ?

— Impossible. Il avait un message de la part de Snake Knox.

— Qui était ?

— Il n’a pas réussi à me dire.”

Tim secoue la tête. “Dommage. Ils ont dû nous suivre depuis la prison. Il est temps d’appeler le FBI.

— Papa ? murmure Annie depuis l’obscurité derrière moi.

— Reste cachée, chaton. Tout le monde va bien.

— On rentre à la maison ?”

Parcourant du regard la route sombre et les abords, je tends la main dans l’obscurité derrière moi et presse ce que me semble être l’épaule d’Annie. “Pas encore. Il va falloir qu’on retourne à

la station-service pour parler à la police. Mais nous n'y retournerons pas tant que l'endroit ne sera pas sûr. Ça prendra peut-être une demi-heure.

— On a entendu des coups de feu. Ça va aller ?

— Absolument”, lui dis-je, mais c'est un mensonge. Étant donné ce qui vient de se passer, les choses risquent d'empirer avant qu'on puisse espérer qu'elles s'arrangent.

La question reste : *empirer jusqu'à quel point ?*

John Kaiser a envoyé trois agents du FBI à la station-service, trente minutes après la fusillade. À mon grand soulagement, le motard sur lequel j'avais tiré était mort depuis un moment quand les agents sont arrivés. Il l'était même déjà quand les policiers locaux l'avaient découvert sur la scène. Kaiser a débarqué en personne une demi-heure plus tard. Il était désolé que j'aie été obligé d'abattre cet homme mais, après avoir examiné les cadavres, il n'a pas pu cacher son excitation. Les deux morts portaient des vestes de cuir noir et, au milieu des nombreux insignes figurant dessus, les lettres *VK* étaient imprimées en une sorte d'écriture néogothique sur la manche droite du vêtement.

“La plupart des flics pensent que *VK* signifient *Viking Kindred*, la Famille viking, m'apprend Kaiser, accroupi dans le noir, sa lampe torche braquée sur la pièce de la manche. En fait, le véritable nom de ce gang est *Varangian Kindred*. Varanges, c'est un vieux nom slave pour désigner les Vikings, et Vikings, bien entendu, ça veut dire pillards. Mais c'est trop difficile de se rappeler *Varangian Kindred*, alors le nom a évolué pour devenir *Viking Kindred* ou, la plupart du temps, juste *VK*.

— Pourquoi donc ces types du *VK* me suivraient pour me transmettre un message de Snake Knox ?”

Kaiser continue d'examiner les divers insignes de la veste. “Ces deux dernières années, on a observé une pollinisation croisée entre les gangs de suprémacistes blancs en prison et le « un pour cent » des gangs de bikers. Vous savez qui ils sont ?”

J'ai eu affaire à des gangs du un pour cent comme les Bandidos MC quand j'étais assistant du procureur à Houston.

“Ce terme vient d’Héraclite, c’est ça ? *Dans toute bataille, sur cent hommes, dix ne devraient pas se trouver là. Quatre-vingts ne sont que des cibles. Neuf sont de bons soldats, et c’est une chance de les avoir. Mais un seul est un guerrier, et il ramènera tous les hommes à la maison.*”

Les yeux de Kaiser restent rivés aux miens pendant quelques secondes. “J’ai réellement découvert au Viêt Nam que c’était vrai. Les Grecs anciens s’y connaissaient dans deux ou trois domaines.” L’homme du FBI se lève et se dirige vers la porte des toilettes avant de se tourner en paraissant vérifier l’angle du corps.

“C’était un bon tir, Penn, dit-il en me regardant. Vous êtes certain qu’il ne vous a pas dit quel était le message ?”

J’ai menti à Kaiser parce que je n’ai pas compris le sens du message. Je veux dire, je l’ai compris à un niveau littéral, mais j’ai également senti qu’il y avait autre chose. Et pour savoir si j’ai raison, il va falloir que je voie mon père.

“Sûr. Il pouvait à peine parler. Il s’est contenté de m’insulter. Et de me menacer.

— D’accord.

— Alors, Snake Knox et les VK ?”

Kaiser frappe le dos de sa main droite contre sa paume gauche. “Je pense que c’est assez simple. Après la mort de Forrest – il m’adresse un rapide coup d’œil pour me faire comprendre qu’il sait que j’ai tué Forrest Knox –, les Aigles Bicéphales en tant qu’organisation criminelle ont commencé à se désintégrer. Je pense qu’ils comptaient sur les flics pourris pour les muscles et, une fois Forrest mort, cet encadrement s’est évaporé. Snake devait avoir une sorte de lien avec les VK et a décidé de les utiliser pour remplacer les anciens gros bras. Probablement un lien dans la drogue, puisque les gangs de bikers transportent pas mal d’armes et de drogues.

— Où sont basés les VK ?

— Est du Texas et Louisiane. Ce n’est pas un gang énorme, mais ils sont à l’avant-garde de la violence. Plus axés sur l’idéologie que la plupart des autres groupes.” Kaiser désigne deux éclairs nazis cousus sur la veste. “L’insigne SS en rune Sig. La merde aryenne habituelle.

— Pourquoi ces types fileraient-ils malgré tout un coup de main à Snake ? Il les paie ?

— J'en doute. Les éclairs peuvent aussi correspondre au Klan. Le nouveau Klan, bien sûr, pas l'original. Je pense que c'est l'angle Kennedy qui donne son cachet à Snake.

— Comment ça ?”

Kaiser fait claquer sa langue comme s'il était en train de réfléchir à ce qu'il allait révéler. “Je ne vous ai pas beaucoup parlé de ça... Vous aviez assez à gérer.

— Eh bien, j'ai besoin de savoir maintenant.

— Peu de temps après la disparition de Snake, on a commencé à relever des discussions de blogs concernant l'assassinat de Kennedy, et ça correspondait assez à ce que Sonny Thornfield nous avait dit à la prison de la paroisse de Concordia, le jour où il a été assassiné.

— Comme quoi Frank Knox était le second tireur de Dallas ?

— C'est ça. Beaucoup de détails similaires. C'est comme du sang dans l'eau pour les requins de la théorie du complot, et cela a fait le tour de tous les sites Internet des groupes de haine. Des groupes comme les VK l'auront vu, sans aucun doute. Snake serait un héros pour ces types. Et les Knox étant des garçons de la Louisiane, ça a dû vraiment les intéresser. Des bikers VK qui rencontrent Snake, c'est comme des camés tombant sur Ken Kesey. Il était là-bas. Il était présent à la création. Snake a pu leur raconter tous les meurtres des Aigles Bicéphales, plus Dieu sait quelles conneries qu'il aura inventées au sujet de l'assassinat de Martin Luther King.

— Alors il se peut que Snake se cache au Texas ou en Louisiane ?

— C'est possible. Mais je ne le pense pas.

— Pourquoi ?”

Kaiser hésite une fois encore avant de poursuivre. “À cause d'un auteur qui écrit pour les autres, Blair F. Edelman, et qui a passé les deux dernières semaines en Andorre.”

Andorre est une petite république située sur la montagne qui sert de frontière entre la France et l'Espagne, un paradis fiscal connu qui possède un accord de non-extradition avec

les États-Unis. Forrest, Snake et Billy Knox avaient toujours prévu de s'enfuir là-bas si leur opération de trafic de drogue venait à subir une attaque, et le FBI possède un rapport de l'entrée de Snake et de Billy en voiture dans le pays sous leurs vrais noms. Mais Snake a aussitôt disparu.

— Vous avez déjà entendu parler d'Edelman ? demande Kai-ser en me précédant pour contourner la station-service.

— Il a écrit des bios des grosses célébrités, non ?

— C'est lui. Je pense qu'il rencontre Snake en Andorre. On a appris qu'il s'y trouvait il y a juste quatre jours et on le surveille depuis. Mais je pense qu'il nous a repérés. On l'a vu avec Billy Knox, mais Billy prétend n'avoir aucun contact avec son père.

— Vous pensez qu'il écrit sur l'affaire Kennedy ?

— Ce doit être ça. Aucun livre sur les Aigles Bicéphales n'intéresserait Edelman sinon. Il est habitué aux contrats à sept chiffres. Et Snake veut faire le plus de bruit possible. Une partie des discussions sur les blogs est parvenue jusqu'au *National Tattler*, mais ça n'aura pas suffi à Snake. Je crois qu'il veut que tout le monde soit au courant pour récolter tout le mérite de l'assassinat de Kennedy.

— D'un point de vue pratique, c'est quasiment chercher à se faire coincer.

— Qu'est-ce qu'un vieux salopard aigri en fuite peut faire d'autre des années qui lui restent ? Il ne peut passer aucun accord qui n'impliquerait pas qu'il meure en prison. De cette façon, il fait de son frère Frank un martyr et récupère un peu d'immortalité par la même occasion. Et s'il finit vraiment par aller en prison, la fraternité aryenne le recevra comme un dieu."

Je songe à mes expériences avec les éditeurs new-yorkais. "Et quelqu'un le publiera, c'est sûr.

— On peut le parier. Au bout de quarante ans, la vérité définitive sur ce qui s'est passé à Dallas sort enfin ? Le mafieux Carlos Marcello s'est servi d'anciens hommes du Klan pour tuer John Kennedy ? L'ado Lee Harvey Oswald exploité sexuellement par David Ferrie ? Ça fera la une pendant des mois.

— Vous avez suffisamment de preuves pour démentir cette histoire ?"

Kaiser prend une profonde inspiration avant de pousser un lourd soupir. “Penn... je pense que cette foutue histoire est vraie.”

Un frisson me parcourt la peau. “Alors pourquoi ne pas coiffer Snake au poteau ? Rendre l’histoire publique ?

— Tout d’abord, le Bureau ne peut pas faire de telles déclarations sans preuves solides. Snake, de son côté, peut raconter tout ce qu’il veut. Il n’a même pas à craindre d’être taxé de diffamation – bon sang, il est recherché pour plusieurs meurtres. Mais on s’est éloignés du sujet.” Kaiser s’essuie la main sur son blouson. “Ce qui importe ce soir, c’est que l’implication des VK est un vrai cadeau pour nous. Jusque-là, Snake agissait complètement en sous-marin. Mais on peut désormais commencer à mettre la pression sur les VK. Mouiller tous ceux qui font l’objet d’un mandat et faire pression sur eux. Tôt ou tard, quelqu’un va parler.

— C’est ce que vous disiez à propos des Aigles Bicéphales.

— Ces types ne sont pas les Aigles Bicéphales. Ce sont des durs à cuire par rapport aux standards d’aujourd’hui, mais il n’y a pas un VK sur cinquante qui aurait fait le poids devant Frank Knox.

— Espérons que vous aurez raison cette fois.”

Kaiser fait signe à mon garde du corps de nous rejoindre. Tim se rapproche et attend d’entendre ce que le type du FBI a à lui dire.

“J’ai bien peur que ces connards du VK ne versent dans la vengeance, lui annonce Kaiser. Le fait que Penn et vous ayez descendu deux d’entre eux, ils ne vont pas l’oublier comme ça. Ils vont essayer de vous le faire payer. Vous devez renforcer la sécurité pendant un moment. Je serai peut-être en mesure de vous aider mais, au final, tout ça va finir par coûter encore plus cher en protection privée.

— Le père de Caitlin va nous filer un coup de main, dis-je. Dites à Tim ce que vous pensez qu’il nous faut en plus. Je vais retourner auprès d’Annie et de Mia.

— Je vais gérer, ajoute Tim. Occupe-toi des filles, Penn.”

Je fais quelques pas vers la porte vitrée, mais avant que je sois hors de portée, Kaiser me lance : “Vous êtes sûr que le type ne vous a rien dit de plus avant de mourir ?”

Je me tourne vers le cadavre qui repose dans l'obscurité.
"Sûr, John.

— D'accord. Vous pouvez y aller", dit Kaiser après un long regard.

Je retourne dans la boutique de la station-service où Annie et Mia, assises, sirotent des Diet Dr Pepper. Les deux filles ont été sérieusement secouées mais, comme d'habitude, Mia assure pour gérer l'anxiété d'Annie.

"Vous êtes prêtes ? je demande d'un air fatigué.

— Plus que prêtes, répond Mia. Ramenons cette jeune fille à la maison."

Des heures plus tard, malgré mon état d'épuisement, il m'est quasiment impossible de dormir. Quand je m'endors, je rêve d'hommes casqués sur des chevaux noirs qui me pourchassent dans un épais brouillard. Quand je n'en peux plus de rester allongé sans dormir dans le noir, je me lève et descends à la cuisine. Là, je me prépare un bol de céréales aux raisins et je regarde la seconde moitié du *Port de l'angoisse*, le volume au minimum.

Alors qu'Humphrey Bogart et son premier matelot alcoolique en bavent dans un terrible bateau de pêche, un souvenir surgit dans mon esprit. Il a le visage de Lincoln Turner, mon demi-frère métis. Je n'ai vu Lincoln que trois fois depuis notre confrontation à la prison du comté d'Adams où j'étais détenu, soupçonné d'avoir tué Forrest Knox. Deux fois de loin, sans qu'il me voie – d'après ce que j'en ai déduit, en tout cas. Mais la troisième fois, j'ai pris conscience qu'il me suivait en ville dans son pick-up. Avec la confiance conférée par l'arme cachée sous mon siège et par la présence du garde du corps derrière moi, j'ai appelé Tim Weathers et lui ai communiqué ce que j'avais prévu de faire. Puis je me suis garé sur le parking d'un coiffeur d'Homochitto Street et j'ai attendu pour voir si Lincoln me suivrait.

Il m'a suivi.

Il a garé son Chevy F-250 près de mon Audi, baissé sa vitre et attendu que je fasse de même. Dans son pick-up, il était

assis presque un mètre plus haut que moi et la colère brûlait dans ses yeux. La main droite agrippant le pistolet sur mes cuisses, j'ai abaissé la vitre de la main gauche, des scénarios fous tournoyaient dans ma tête. Pour une raison incompréhensible, je songeais à Abel et Caïn sans savoir qui de nous deux était Caïn et qui était Abel. Cela dépendrait peut-être de qui tirerait le premier – j'avais l'étrange certitude que Lincoln, lui aussi, était armé.

"Tu as quelque chose à me dire ?" j'ai demandé en cherchant, comme toujours en sa présence, des signes du visage de mon père sur le sien – ou même des traces du mien. Je n'en ai vu aucun et, une fois encore, je n'en suis pas revenu qu'il soit aussi noir. Si je l'avais croisé dans la rue, je n'aurais jamais soupçonné qu'il possédait une forte proportion de sang caucasien. Mais mon scepticisme était vain : un test ADN avait livré la preuve irréfutable de la paternité de mon père.

"Alors ils t'ont laissé sortir de prison, a déclaré Lincoln de sa voix profonde de basse. Tu as tué un officier de la police d'État avec une lance, et on t'a laissé sortir. On est tellement désolés, monsieur le maire, ce n'est qu'un simple malentendu. Ça doit être agréable de se débarrasser de ce genre de poids.

— Je suis en retard pour un rendez-vous. Si tu as quelque chose à me dire, je t'écoute."

Les yeux sombres m'ont considéré avec une intensité déconcertante. "Le même sang coule dans nos veines, Penn Cage. Alors je veux une réponse. Comment ça se fait que tu as tout et que je n'ai rien ?"

Le visage de mon demi-frère était dur, mais sa curiosité paraissait sincère. Comment pouvais-je répondre à cette question ? En résumant cinq siècles d'histoire tragique ? Ou bien est-ce que cela reviendrait simplement à esquiver la véritable question ? Est-ce que cela tenait à la seule faute de mon père ? J'ai repensé au rapport que j'avais reçu des détectives privés de Chicago que j'avais embauchés trois semaines plus tôt. Leurs renseignements étaient sommaires, mais ce qu'ils m'ont révélé m'a dégrisé. En presque tout point, Lincoln Turner et moi sommes des reflets opposés. Tandis que j'étais élevé comme le fils héritier d'un médecin généraliste très respecté et d'une

mère qui aurait pu être une icône de l'époque d'Eisenhower, Lincoln avait grandi dans un logement social des quartiers sud de Chicago, en compagnie d'une mère alcoolique et d'un beau-père violent et arnaqueur qui avait toujours des ennuis avec la justice. D'un point de vue statistique, mon succès et l'échec de Lincoln étaient quasiment programmés. Tandis que je visais un championnat de baseball et que je faisais mes études dans un établissement de l'American Legion Boys' State, Lincoln se bagarrait dans la rue et se faisait pourchasser par la police de Chicago. Quand son beau-père – que Lincoln avait cru être son vrai père – n'était pas en prison, il jouait le salaire de sa femme. C'était un miracle que Lincoln soit allé jusqu'à la fac de droit sans s'être retrouvé inculpé lui-même. Et pendant que je passais d'une carrière fructueuse de juriste à celle plus rentable encore d'auteur de thrillers, Lincoln bossait pour presque rien dans un modeste cabinet, courant après les petites affaires jusqu'à ce qu'il finisse par se faire coincer pour avoir détourné les fonds sous séquestre du compte en fiducie d'un client. D'après mes sources, il avait fait ça dans une tentative désespérée de sauver son "père" d'une longue peine de prison, mais cela n'avait pas empêché le barreau de l'Illinois de le radier.

Était-il vraiment étonnant alors que les yeux qui me fixaient depuis la fenêtre du pick-up brûlent d'une telle rancœur ? Quelle rage exaspérante doit ronger ses entrailles chaque fois qu'il songe au médecin blanc, et marié, du Mississippi qui a mis sa mère enceinte et l'a abandonnée au ghetto glacé de Chicago ? Que doit-il voir dans ma peau blanche et mes vêtements coûteux ? Dans ma réputation et mon pouvoir politique, même modeste ? Dans ma charmante fille avec son avenir béni ? Qu'a-t-il ressenti, je me le demande, quand il a appris que Caitlin avait été assassinée ? Un atome de compassion ? Ou bien s'est-il réjoui de manière inattendue de mon malheur et a-t-il considéré la mort de Caitlin comme un cadeau, dans son projet de détruire tout ce que mon père avait bâti au fil des années, depuis qu'il avait abandonné Viola Turner ?

"Tu as une mère, a dit Lincoln de but en blanc. La mienne est morte.

— J'en suis désolé."

Il a retroussé la lèvre supérieure avec mépris. “Ça ne lui sert à rien que tu sois désolé. Ça ne sert à personne.

— Et toi, tu es désolé que ma femme soit morte ? Ou ma fiancée ?

— Je ne connaissais pas ces dames. Elles étaient toutes les deux riches, je crois, d’après ce que j’ai entendu. Elles ont bien vécu.

— Tu crois que l’argent soulage de la douleur de la vie ?”

Il a aboyé d’un rire cruel, moqueur. “Il n’y a qu’une personne qui a du fric pour poser une question pareille.

— C’est ce que tu veux dans toute cette affaire ? L’argent ?

— On veut tous de l’argent. Mais il y en a pas assez dans le monde pour me soulager de ma douleur.

— Qu’est-ce que tu veux alors ?

— La justice.

— C’est un grand mot. Qui a une signification différente selon les personnes.”

Lincoln a secoué sa grosse tête. “Ça ne signifie qu’une seule chose pour moi.

— À savoir ?

— Vengeance.

— Tu veux que notre père souffre comme ta mère a souffert.”

Lincoln a alors souri, et son sourire était bien plus effrayant que toutes ses paroles jusque-là. “La Bible dit que les péchés du père retomberont sur les fils jusqu’à la septième génération. Ta petite fille et toi, vous n’en représentez que deux. Mais c’est un début, je suppose.”

Ma main s’est resserrée autour du pistolet sur mes cuisses. “Tu es en train de menacer ma fille ?

— Mon vieux, j’ai besoin de menacer personne. Le karma est en train de tourner tout seul.” Il a dévié son regard vers les voitures qui passaient sur la route, puis vers l’arrière de mon Audi et le gros Yukon. “Tu as tes muscles avec toi, derrière ? Continue de le payer. Il ne peut pas te protéger contre ce qui se prépare.

— Je n’irais pas le chatouiller pour le vérifier.”

Le rire de Lincoln était profond et enjoué. “Tu sais, pendant la majeure partie de nos vies, on n’a pas su que l’autre

existait. Mais c'est comme ce que je t'ai dit dans ce rade près d'Anna's Bottom. On est liés comme des jumeaux séparés à la naissance. On vient de la même paire de couilles, mais tu as été béni et j'ai été maudit. Tu viens peut-être de la gauche et moi de la droite. T'en penses quoi ?

— Que ça ne nous mène nulle part.

— T'as tort, frangin. Hé, t'as déjà plongé ?

— Plongé ?

— Fait de la plongée sous-marine.

— Quelques fois.

— Toi et moi... on est comme deux plongeurs attachés l'un à l'autre qui s'enfoncent dans une grotte sous-marine. Ce qu'on appelle un trou bleu. On descend, on descend dans l'obscurité, jusqu'à un endroit que personne n'a jamais vu, et personne n'a même jamais survécu pour en parler, où il n'y a ni lumière ni oxygène, rien que les os de ceux qui sont passés avant nous.

— Tu me perds, Lincoln.

— Oh, tu es bien avec moi. Tu sais ce qu'il y a au fond de ce trou ?

— Quoi ?

— La vérité."

Je suis plus attentif. "Et qu'est-ce que c'est que cette vérité ?

— Un autre grand mot, comme la justice. Peut-être le plus grand de tous. Une vérité, par exemple, c'est que tu as passé ta vie à essayer d'être à la hauteur d'un père qui était un menteur. Et j'ai passé la mienne à essayer de sauver une espèce de merde que je pensais être mon père, mais il m'a entraîné avec lui comme un homme qui se noie."

Je ne savais pas quoi répondre à ça.

"Mais c'est pas le fin mot de l'histoire, c'est pas la vérité du fond, a poursuivi Lincoln. C'est juste des courants dans l'eau.

— Quelle est cette vérité du fond ?

— Oh non, mon frère. Tu ne la sais pas avant d'avoir touché le fond." Il a levé un index épais. "Et on est loin d'y être parvenus.

— Je vais te dire quelque chose. Pourquoi on n'irait pas quelque part s'asseoir, juste tous les deux ? On balancerait toute

notre merde et on arriverait à un arrangement sensé. Qu'est-ce que tu en penses ? Ce genre de situation existe depuis des siècles, et les gens trouvent un moyen de vivre avec.

— Tu parles des fils bâtards et des héritiers légitimes qui s'assoient pour mettre tout à plat ?

L'argent encore. “Je ne dirais pas ça comme ça.”

Son regard s'est durci pour se changer en sombres pierres précieuses. “Mon vieux, tu ferais mieux de te réveiller. Il est bien trop tard pour ce genre de conneries.

— Est-il jamais trop tard pour faire ce qui est juste ?

— Demande à ma mère.”

Je me suis tu. J'ai songé à m'en aller, mais quelque chose me retenait sur ce parking, sous ce regard ardent. Comparée à la haine d'hommes comme Snake Knox, la colère de Lincoln Turner était une lampe torche face à une lampe à azote liquide. Si Lincoln désirait la mort d'Annie, il lui trancherait la gorge sur les marches d'une église et se sentirait légitime aux yeux de Dieu. Il se pourrait que Snake fasse la même chose, mais il le ferait de sang-froid.

“Qu'est-ce que tu as dit à mon père quand tu lui as rendu visite en prison ? lui ai-je demandé.

— À mon père, tu as dit ? Tu voulais dire à notre père, non ? Comme dans *Notre père qui êtes en prison, que votre nom soit maudit...* ?”

La pointe de méchanceté dans sa voix a déclenché un frisson le long de mes bras.

“Qu'est-ce que tu dirais, toi ? m'a-t-il demandé. Qu'est-ce que tu dirais à un homme qui t'a laissé mourir avec ta mère sur le bord de la route ?

— Lincoln... il ne savait même pas que tu existais il y a encore quelques mois.”

Ses yeux se sont embrasés. “Bordel, tu es comme une taupe aveugle qui creuse dans un sol riche. Tu sais pas ce qu'il y a derrière toi, au-dessus de toi, ou en dessous. Tu es grosse et heureuse jusqu'au moment où le fermier patient te plante une pointe dans la tête.”

À cette image, mon cœur s'est mis à palpiter. “Et qui est ce fermier patient ? Toi ?”

Lincoln a de nouveau éclaté de rire, de grosses vagues rou-lantes sonores qui ont rebondi entre nos deux véhicules. “C’est papa, mon vieux. Qui d’autre ? Le grand-papa. Toi et moi, on est là à en chier, sans rien savoir. Et il est là-bas dans un *country club* fédéral, sous la protection du FBI. Tu m’expliques ça ?”

Je n’ai rien répondu. Lincoln ne s’intéressait pas à ce que John Kaiser ou le FBI avaient en tête. Il se fichait complètement des Aigles Bicéphales ou de l’assassinat de Kennedy.

“Mais dans trois semaines, a-t-il poursuivi, ils vont le rame-ner à la prison du comté d’Adams – dans la prison de ce petit Blanc de shérif Billy Byrd. Alors le vieux papa va enfin goûter à la vraie vie en prison. Eh oui. Ça va être sympa. C’est sûr, le karma, c’est de la saloperie. Pense à ça, mon frère d’une autre mère.” Lincoln a pointé un index épais dans ma direc-tion. “Et passe une bonne journée !”

Il a sorti la main par la fenêtre et a adressé un signe d’ama-bilité feinte à Tim Weathers, puis il a démarré son pick-up et s’est arraché du parking dans un hurlement de pneus.

Je ne me rappelle pas ce que Tim a dit quand il s’est approché pour voir comment j’allais. Aujourd’hui encore, assis à la table de la cuisine devant un bol de céréales vide, je ne suis pas sûr de savoir pourquoi cette confrontation me revient avec autant de netteté. Peut-être parce que je sais que le message qui m’a été transmis par le biker VK devra être transmis à mon père. Et la seule personne susceptible de le faire, c’est moi. Si je vais rendre visite demain à mon père, après ne pas lui avoir adressé la parole depuis la mort de Caitlin, un grand nombre de sou-venirs de ce genre vont bouillonner et s’extirper des ténèbres du fond de mon cerveau. Je suppose que Lincoln Turner m’est venu le premier à l’esprit parce qu’il est le symbole vivant du péché de mon père. De son péché, oui, et peut-être aussi de son crime. C’est Lincoln qui a déclenché l’enquête pour meurtre qui a fini par conduire Shadrach Johnson à inculper mon père d’homicide volontaire. Et désormais Lincoln hante ma ville – et ma famille – comme quelque sombre esprit vengeur.

“Penn ? Ça va ?”

Je lève les yeux, Mia Burke se faufile dans la cuisine en cale-çon moulant et en tee-shirt lui tombant à mi-cuisses.

“J’ai entendu quelqu’un se lever il y a un moment, dit-elle. J’ai pensé que ce pouvait être Tim ou un des gardes.”

C’est du Mia tout craché, qui a plus souvent l’air d’avoir trente ans que vingt, et parfois encore plus. J’ai du mal à imaginer comment j’aurais pu traverser la crise d’Annie sans sa présence.

“Je vais aller me recoucher, dit-elle en s’appuyant contre l’évier. Tu veux que je te fasse un café ou autre chose ? Le jour se lève bientôt.”

Le sourire que je lui adresse est bien plus empreint de gratitude que pour la remercier d’une simple proposition de café. “Non merci. Je vais monter, moi aussi. J’ai besoin de me reposer. Je vais voir mon père demain.”

Elle se fige. “Vraiment ?

— Ouais, il est temps. Mais je n’emmène pas Annie avec moi. Je vais avoir besoin que tu m’aides à organiser ça.

— Bien sûr, pas de problème.

— Merci, Mia.”

Elle me précède dans le couloir et j’éteins le téléviseur et la lumière en passant. Nous grimpons les marches ensemble, elle un peu devant, progressant en silence pour ne pas réveiller Annie. En haut de l’escalier, nous marquons une pause, un moment légèrement embarrassant, puis nous nous séparons avec des sourires crispés avant de rejoindre nos chambres.

Quand je me recouche, je me rappelle qu’une fois, il y a longtemps, Mia m’a raconté comment Humphrey Bogart et Lauren Bacall s’étaient rencontrés et étaient tombés amoureux sur le tournage du *Port de l’angoisse*. Il avait quarante-quatre ans, et elle dix-neuf. Ils s’étaient mariés et avaient été heureux jusqu’à ce qu’il meure d’un cancer, douze ans plus tard. Ce soir, ce n’est pas Mia qui me l’a rappelé, mais moi seul. L’existence que nous menons dans cette maison, Mia, Annie et moi, est étrange. D’un côté, malgré les désastres qui ont rendu la situation nécessaire, j’ai apprécié ces journées passées dans ce cocon. Mais une chose est sûre : cela ne peut pas durer éternellement. Et quelque chose me dit que, demain, il se peut que ma visite à mon père initie l’acte suivant de notre tragédie familiale.

À moins que les balles que j’ai tirées plus tôt dans la soirée n’aient déjà joué ce rôle.

Je n'ai pas vraiment envie de voir mon père, mais je n'ai pas vraiment le choix. Il existe deux établissements pénitentiaires fédéraux à Pollock, Louisiane. L'un est une prison de sécurité moyenne où sont détenus des criminels violents. L'autre est une sorte de *country club* à la sécurité minimale pour les délinquants non violents, et c'est là que John Kaiser a décidé d'incarcérer mon père pendant son temps de détention préventive.

Transmettre le message de Snake Knox à mon père signifie reprendre les mêmes routes de campagne que Tim et moi avons empruntées la nuit dernière quand les deux bikers VK nous ont suivis et que nous avons fini par les tuer. Tim a insisté pour monter dans la voiture avec moi cette fois, et aussi pour que nous soyons suivis par une voiture d'escorte avec deux gardes de sécurité supplémentaires. Tim ne tient pas vraiment à se retrouver cerné par une centaine de Harley sur une nationale de campagne et rien que nous deux pour nous défendre. Les types dans la voiture d'escorte triment de l'artillerie lourde à laquelle un gang de motards ne s'attendra pas.

Je n'ai pas voulu en savoir plus.

Après ce qui m'a paru un trajet interminable, le gros Yukon s'engage dans l'entrée de la prison et passe le portail. Je me rappelle que Pollock n'est pas si moche, en termes de prison. Rien à voir avec un établissement d'État – Parchman, par exemple, qui est, pour le visiteur, une expérience merdique du début à la fin et qui, pour le prisonnier, peut se révéler être l'enfer sur terre. La prison de Pollock ressemble tout au plus

à un motel bas prix mais propre, un hôtel qui se trouve avoir des barreaux et des clôtures en fil barbelé à toutes les ouvertures suffisamment grandes pour y laisser passer une main.

Alors que nous passons par l'accueil, je me souviens de mes années de procureur, et je me demande également ce qu'Annie a ressenti en étant soumise à cette procédure, semaine après semaine. Mais si l'expérience m'a appris quelque chose, c'est que les gamins paraissent très bien gérer les visites en prison ; ce sont les adultes qui oscillent entre forte angoisse et dépression.

Peu de temps après, je me retrouve assis seul dans une pièce de la taille d'un grand box de bureau. On m'a fouillé deux fois, bien que mon père soit censé n'être qu'en détention préventive. Mais les prisons ont leurs règles, et malheur aux gardiens qui osent les enfreindre – tout du moins publiquement. Annie et ma mère doivent bien connaître cette pièce aseptisée.

J'ai rendu visite à de nombreux témoins dans de nombreuses prisons, mais voir mon père en cet endroit ne sera pas simple. Quand je me tourne au bruit de la porte qui s'ouvre, mon cou et mon dos sont douloureusement raides après les événements de la nuit passée.

Mais ce n'est pas mon père qui franchit la porte.

J'entends tout d'abord un ronronnement électrique. Puis un fauteuil roulant se faufile par l'ouverture ; l'homme qui y est installé mesurait 1,93 mètre quand il avait encore ses deux jambes. Un plaid au crochet couvre désormais ses cuisses, et également l'espace où ses extrémités basses se trouvaient avant que le diabète les emporte.

Je ne m'attendais pas à voir Quentin Avery puisqu'il partage son temps entre Washington, DC, et une immense demeure dans le comté de Jefferson, Mississippi, située à plus de cent cinquante kilomètres de là. Mais Quentin avait de toute évidence une raison de venir aujourd'hui, et je suis tout à fait certain d'être cette raison.

Manœuvrant avec expertise la manette de son fauteuil roulant, il avance tout en m'adressant un sourire affectueux jusqu'à se trouver à quelques centimètres de ma chaise. Sa chevelure blanche et dense afro et sa peau suffisamment claire

pour qu'on y discerne des taches de rousseur donnent à son visage un air amical, ses yeux verts étincellent. Mais j'ai déjà vu ces yeux s'embraser de colère et se glacer jusqu'à devenir opaques. La voix est habituellement traînante et douce, mais cet homme a plaidé dans des affaires qui ont fait date devant la Cour suprême et, dans de tels décors, il est capable de s'exprimer d'une voix de basse tonitruante digne de celle, divine, du Buisson ardent, et qui fait trembler les juges dans leur fauteuil. Aujourd'hui, cependant, il est mon bienveillant Oncle Quentin, prêt à délivrer de sages conseils à ceux qui sont suffisamment intelligents pour les entendre. Ou c'est ce qu'il a l'intention de me faire croire.

“J'ai appris que tu avais eu des ennuis la nuit dernière, commence-t-il avec une pointe de complicité dans la voix.

— Un peu.

— Tu te transformes en véritable cow-boy, cette année.

— Ce n'est pas toi que je suis venu voir, Quentin. Où est papa ?

— Du calme, la gâchette. Il va arriver dans une minute. J'ai pensé qu'il fallait qu'on discute un peu avant. Qu'est-ce qui a provoqué cette visite, après toute la distance que tu as prise ?

— Le type que j'ai abattu cette nuit m'a transmis un message. Un message pour papa. Et pour toi.”

Les yeux verts expriment de la surprise. “Un message de... ?

— Snake Knox. Et je n'ai rien dit au FBI.”

Quentin fait rouler sa langue dans sa bouche, puis déglutit comme s'il avalait cette information. “Quel est le message ?

— Mot pour mot, le type a dit : « L'avocat nègre de ton père va essayer de mettre la mort de la vieille sur le dos de Snake. »

— Pittoresque. Ça me rappelle ma jeunesse.

— Puis il m'a transmis le message de Snake : « Les femmes et les enfants ne sont pas à l'abri. »”

Quentin réfléchit.

“Ça veut dire quoi, Q ?

— C'est une menace, de toute évidence. Contre Peggy et Annie, j'imagine.

— C'est tout ? Rien de plus ?”

Il me fixe à présent d'un air vide. “Comme quoi ?

— Je ne sais pas. C'était presque la dernière chose que le type a dite sur terre. Et j'ai eu l'impression que c'était plus qu'une simple menace. Il voulait s'assurer que je me souviennne des mots exacts."

Quentin prend ma main dans la sienne. "Tu étais dans le feu de l'action, mon garçon. Tu venais juste de tirer sur un homme. Tes neurones carburaient mille fois plus vite que d'habitude. N'essaie pas d'y voir plus."

J'y songe un instant. "C'est vrai ce qu'il a dit ? Est-ce que tu vas essayer de mettre la mort de Viola Turner sur le dos de Snake Knox ?"

Quentin baisse les yeux vers le sol en soupirant. "Penn... On m'a précisément recommandé de ne pas discuter avec toi de ma stratégie dans cette affaire.

— Papa te l'a demandé."

Il hoche la tête.

"Seigneur. Est-ce que tu as des preuves que Snake ait tué Viola ?"

Il relève les yeux, le visage empreint d'empathie et de regret. *"Je ne peux pas parler de l'affaire."*

— Si tu es en possession de telles preuves, pourquoi ne pas les transmettre à la police ou au FBI ?

— Je ne peux pas en parler, Penn. Mais je vais te dire une chose : il est absolument impossible que Snake ou qui que ce soit d'autre soit au courant de ma stratégie. Parce que je ne la connais pas encore moi-même."

Ça me cloue le bec pendant quelques secondes. "Alors pourquoi Snake a-t-il peur que tu essaies de lui mettre le meurtre de Viola sur le dos ? Si Snake craint ça, ça veut dire soit que c'est lui qui l'a tuée, soit qu'il était là le jour du meurtre et qu'il a peur que tu sois en mesure de le prouver."

Quentin avance sa lèvre inférieure. "Ça donne matière à réfléchir.

— D'accord, Quentin. D'accord. Je comprends ta position. Mais j'ai une question à te poser. Étant donné toutes les preuves matérielles dont j'ai connaissance, j'ai imaginé tous les scénarios possibles concernant ce qui aurait pu se passer dans cette chambre la nuit où Viola est morte. Causes naturelles, suicide,

suicide assisté médicalement et meurtre. Et il y a une chose dont je suis certain : à moins que la cassette vidéo volée dans la caméra d'Henry Sexton ait enregistré le véritable meurtre – et qu'elle existe encore quelque part et qu'on la fasse visionner aux jurés –, personne n'est en mesure d'affirmer de quelle manière Viola est décédée. Ce qui te laisse l'atout du doute raisonnable. Si tu exposes une histoire suffisamment convaincante, le jury ne devrait avoir aucune difficulté à voter l'acquittement."

Quentin savoure ce moment comme un professeur de droit observant un étudiant aux prises avec un dossier difficile. "Et quelle histoire choisiriez-vous, maître ?

— Facile. Viola a tenté de s'injecter une dose létale de morphine mais n'a que partiellement réussi, à cause d'une incapacité physique. Ce qui explique l'injection ratée. Papa était peut-être là quand elle a fait ça, peut-être pas. Mais une fois qu'il a vraiment été en sa présence, elle a eu une crise cardiaque. Naturellement, papa lui a injecté de l'adrénaline pour essayer de la réanimer. Dans sa volonté de faire tout ce qui était possible pour la sauver, il lui a administré une dose fatale. C'était peut-être par excès de zèle, ou il a peut-être pris la mauvaise seringue. Mais quoi qu'il en soit, si tu racontes cette histoire comme il faut, aucun jury à Natchez ne condamnera mon père pour meurtre."

Quentin rassemble ses longs doigts en pointe devant lui. "Il se pourrait que tu aies raison. Mais il y a un problème. Si les choses se sont passées ainsi, alors pourquoi, diable, Tom ne l'a-t-il pas dit immédiatement après le décès ? Pourquoi n'a-t-il pas signé le certificat de décès de Viola et appelé les secours ou le coroner ? Pourquoi a-t-il refusé de parler ? Et pire encore... *pourquoi a-t-il enfreint sa liberté conditionnelle ?*"

Je n'ai pas de réponse à cette dernière question. "Tu peux me le dire ?

— J'ai bien peur que non, fiston.

— Est-ce que tu sais, au moins ?

— Non.

— Bon sang, Quentin. À quoi il joue ? Est-ce qu'il a vraiment l'intention de se sacrifier ?

— Pour la dernière fois, Penn... je ne peux pas en parler.

— Et le changement de juridiction ? Tu peux sûrement me parler de ça. Tu as déposé ta requête ?”

Quentin secoue la tête.

“Bon Dieu, mais pourquoi ?

— Parce que le juge Elder m’a fait savoir en termes très clairs qu’il la rejetterait.

— Sans même la considérer ?”

Je n’obtiens qu’un simple hochement de tête. “De manière surprenante, Joe se montre vraiment difficile. Par exemple, il a pris les patins de Billy Byrd pour ne pas laisser Tom assister à l’enterrement de Caitlin. Si je ne le connaissais pas aussi bien, je pourrais m’inquiéter d’une certaine partialité judiciaire.

— Alors tu connais Elder ?”

Quentin pouffe de rire. “C’est un juge noir du Mississippi, non ? Joe a travaillé pour moi un été, quand il faisait son droit.

— Eh bien, il est sûrement d’une meilleure étoffe que Shad ou Billy Byrd.”

Quentin fait claquer sa langue. “Joe est un bon gars. On aura une idée plus précise de sa position quand il commencera à statuer sur les motions préliminaires.

— Mais tu ne peux pas te permettre d’attendre la motion de changement de juridiction. Tu devrais au moins remplir une requête et l’obliger à la rejeter.

— Je sais. Mon problème, c’est mon client. Tom est vraiment convaincu que cette affaire doit être jugée à Natchez. Les habitants de Natchez sont ceux qui sont le plus affectés par cette histoire, et il est content de remettre son destin entre leurs mains.”

Toujours cette logique suicidaire. “Alors pourquoi au juste as-tu discuté du dépaysement du procès avec Elder ?”

Le regard de Quentin se durcit. “Parce que je m’inquiète pour la sécurité de Tom, une fois qu’il sera transféré dans la prison du comté d’Adams.

— Sans déconner. Rien que ça devrait suffire pour obtenir un changement de juridiction.

— Joe Elder m’a promis que Tom ne serait pas en danger pendant sa détention sous la responsabilité de Billy Byrd.

— Il n’est absolument pas en mesure de le garantir !”

Quentin hausse les épaules, touche la manette de son fauteuil et pivote de quatre-vingt-dix degrés sur la gauche. “Écoute-moi, dit-il, le visage de profil, ton père va passer cette porte sous escorte dans une minute. Tu as pas mal d’expérience dans les cours pénales. Tu as vu pas mal d’hommes et de femmes en prison. Tu en as envoyé pas mal toi-même. Mais voir ton père en prison, c’est autre chose.

— Je sais.

— Non, tu n’en sais rien. Ce serait comme si Tom devait t’opérer en urgence. Il s’en sentirait peut-être capable, mais une fois qu’il t’aurait incisé avec le scalpel, je peux t’assurer que ses mains se mettraient à trembler. Ce genre de situation te frappe en plein point faible, là où tu ne t’y attends pas. Et je tiens à ce que tu sois prêt quand Tom va entrer dans cette pièce.

— Je peux gérer, Quentin.”

Le regard du vieil homme s’adoucit, mais il n’en est pas pour autant rassurant. “Ce n’est pas pour toi que je m’inquiète. Je ne veux pas que Tom pense que tu risques de t’effondrer à cause de cette situation. Pendant qu’il est enfermé ici, il te considère comme le chef de famille. Et pour tenir jusqu’à la fin de son procès, il doit être convaincu que tu es capable de garder tout le monde d’un bloc. Que tu es en mesure de les protéger.

— Il le sait.

— Eh bien, consolide sa conviction.”

Il y a tellement de gravité dans la voix de Quentin que je me surprends à plonger mon regard profondément dans ses yeux pour avoir une idée de ses pensées. Plutôt que de soutenir mon attention, l’avocat baisse les yeux sur le plaid posé sur ses genoux.

“J’ai dû voir mon père en prison une fois, confie-t-il doucement. Il était métayer, tu te souviens ?”

Cette histoire a toujours été un élément de base des réquisitoires de Quentin, et je ne suis pas certain d’avoir la patience de la réécouter aujourd’hui. “Je connais l’histoire, Q.

— Pas complètement, non. Le propriétaire a prétendu que mon père avait volé quelque chose, alors le shérif l’a emprisonné

pendant un mois. Au pain et à l'eau, comme dit le vieux dicton. À la bride, également." Quentin tapote le bras droit de son fauteuil de ses longs doigts. "Voir papa enfermé dans cette prison m'a glacé jusqu'à la moelle, Penn. Je ne me suis jamais senti aussi impuissant que ce jour-là. C'est probablement pour ça que je suis avocat aujourd'hui.

— Quentin..."

Il tend la main pour saisir la manche de mon blouson. "Je sais que j'ai déjà raconté cette histoire devant des jurys – que je m'en suis servi quand c'était nécessaire –, mais j'ai toujours gardé quelque chose pour moi."

Une intonation dans sa voix retient mon attention. "Et c'était ?

— Papa n'est pas allé qu'une seule fois en prison, Penn. Et la plupart du temps, quand ils l'emmenaient... il était coupable.

— Quoi ?"

Quentin hoche simplement la tête. "Il volait des trucs au patron. C'était du chapardage, tu vois ? Un clou par-ci, un cochon par-là. Le métayage était quasiment de l'esclavage, à cette époque. Je pense que c'était comme ça que mon père luttait contre le système – un système corrompu et déshumanisant. En général, on ne le gardait en taule que deux semaines. Mais une fois, il y est resté quatre-vingt-dix jours. On a presque tout perdu, cette année-là. À dire vrai, on a crevé de faim. Mon frère et moi, on pouvait à peine faire la récolte. On a mangé nos bêtes et les maïs à semer. On aurait pu penser que les voisins allaient nous aider, mais ils avaient déjà bien trop peu pour eux, et personne ne voulait prendre le risque d'aider quelqu'un qui avait énervé le patron."

Quentin laisse échapper un petit rire amer. "Mon père avait aussi son caractère. Maman avait toujours peur qu'il réponde mal à un de ses gardiens et qu'ils le descendent. Qu'il soit abattu alors qu'il tentait de s'évader. Tu sais comment ça se passait à cette époque."

J'acquiesce. "La solution Ray Presley.

— Tu as tout compris. J'avais environ douze ans quand il est allé en prison, cette fois-là. J'étais tellement en colère que je voulais tuer quelqu'un, et j'avais tellement peur que je voulais me cacher dans les jupes de ma mère. Mais peu importe

mon état, il m'était impossible de changer quoi que ce soit à la situation."

Quelque chose m'intrigue dans ses paroles. "Pourquoi tu me racontes ça ? Est-ce que tu es en train de me dire que papa est coupable ?

— Non, bon sang, non." Quentin me lance un regard noir de père impatient. "Je dis que tu as fait tout ce que tu as pu pour garder tes distances avec ton père, et je sais pourquoi. Il t'a blessé. *Vraiment*. Mais quand tu vas le voir ici, quelque chose va se briser en toi. Tu vas redevenir Penn Cage, tu vas partir en croisade pour obtenir justice. Mais mon gars... dans cette situation, tu ne peux rien faire pour sauver ton père. Cette fois, c'est mon job. Et c'est le tien de lui donner la force de passer le mois qu'il nous reste avant le procès. Tu peux faire ça ?"

Parce que Quentin me semble vraiment bouleversé, je prends le temps de réfléchir à sa question. "Pour être honnête, jusqu'à ce qu'il passe cette porte, je n'ai aucune idée de la façon dont je vais réagir.

— Laisse juste le passé derrière toi, finit par dire Quentin. Si tu en veux encore à ton père pour la mort de Caitlin, sache que tu es bien loin derrière lui. Il a failli en crever quand il a appris la mort de sa belle-fille."

Je croise les mains sur la table éraflée. "Eh bien. C'est entre lui et moi."

Quentin m'attrape de nouveau par la manche. "Rappelle-toi juste une chose. Nous sommes tous mortels. Nous sommes tous pécheurs. Nous sommes tous coupables. C'est pour cette raison que je ne pourrai jamais être procureur.

— Au contraire de moi, tu veux dire.

— Ne juge pas trop vite, c'est tout ce que je dis. Ni trop durement."

Il libère ma manche. "Au fait, je veux que tu saches que je suis à l'origine de la fuite concernant le test ADN prouvant que Tom est le père de Lincoln Turner."

Mon visage est comme engourdi.

"Tu sais pourquoi j'ai fait ça, n'est-ce pas ?" me demande-t-il.

Je réponds automatiquement, une réponse d'étudiant en droit. "Tu ne voulais pas que Shad balance une telle révélation

devant le jury. Qu'il l'utilise comme mobile. Si Shad avait annoncé ça pendant le procès, l'effet aurait été explosif. Tu voulais que le choc se dissipe pendant les mois de préparation."

Quentin m'adresse un hochement de tête reconnaissant comme si je l'avais absous. "Je sais que cette publicité n'a pas dû être simple pour toi.

— J'espère que tu avais averti maman, au moins.

— Tom a parlé à Peggy avant que je laisse fuiter l'information.

— C'était la moindre des choses." Et d'un coup, je bous presque d'exaspération. "Est-ce que vous avez prévu tous les deux de continuer ce numéro de frères de sang bouche cousue jusqu'au procès?"

Quentin hausse les épaules. "Tom est mon client. Je dois respecter ses souhaits. Si tu peux le faire changer d'avis, je serai ravi de t'accepter dans l'équipe.

— Laisse tomber. J'en ai marre d'essayer de le persuader de faire ce qu'il faut. Ou quoi que ce soit, d'ailleurs. Je suis ici parce qu'Annie est en danger – point final."

Quentin me dévisage pendant un moment avec une profonde tristesse dans le regard. "Je t'aime beaucoup, Penn. Ne l'oublie jamais."

Il touche la manette sur l'accoudoir de son fauteuil, roule vers la porte et frappe deux fois. Un gardien lui ouvre et lui tient la porte pendant qu'il sort.

Une fois Quentin parti, le gardien laisse la porte ouverte pour laisser passer un grand homme émacié à la barbe et aux cheveux blancs. Il pénètre dans la pièce en traînant des pieds, ses yeux caves clignant dans ma direction.

Mon père.

“Tu as perdu du poids, me dit mon père en avançant vers la table où je suis assis. Beaucoup de poids.

— Environ dix kilos, je réponds avec gêne. Je n’ai pas d’appétit.

— Moi non plus.”

Sa progression vers moi est d’une lenteur choquante. L’arthrite de ses pieds doit s’aggraver. Malgré son vieillissement rapide ces dernières années, en raison de diverses affections comorbides, mon père a toujours affiché une profonde vitalité qui rassurait ses patients. Mais il a désormais l’air rataatiné, gris et desséché, tel un moine émergeant d’une cellule solitaire, inaccoutumé au contact humain.

“Jewel Washington m’apporte des plats cuisinés tous les deux jours, lui dis-je. Melba aussi. Annie, Mia et l’équipe de sécurité ne se nourrissent que de ça.

— Au moins la nourriture ne sera pas gâchée. Jewel et Melba sont de belles personnes.”

Il s’agrippe au dossier de la chaise vide de sa main droite à l’allure de griffes, puis s’abaisse lentement vers le siège. Alors qu’il lui reste encore vingt centimètres, ses genoux cèdent et il s’affale sur la chaise avec un grognement.

“Il s’est passé beaucoup de choses depuis la dernière fois qu’on s’est vus, dit-il.

— Pas besoin de rentrer dans les détails.”

Ses yeux trouvent les miens et me scrutent. “Peut-être pas. Mais je tiens à ce que tu saches quelque chose à propos de Caitlin.”

Je lève la main, signe universel pour signifier STOP. Je ne peux supporter l'idée de parler de la mort de Caitlin avec mon père.

“Mon fils, poursuit-il, il faut que tu saches que j’ai fait tout ce que j’ai pu pour la sauver. Je n’avais aucun instrument, j’étais menotté, mais nous avons quand même failli y arriver en agissant ensemble. Caitlin a fait des trucs dont des soldats auraient été incapables.

— Je sais tout ça, je l’interromps, la voix brisée. Écoute, je suis sûr que tu as fait tout ce que tu as pu. Mais ce n’est pas la question, d’accord ? *Elle n’aurait jamais dû se trouver là, c’est tout.* Ce sont les choix que tu as faits plus tôt, en refusant de parler de la mort de Viola, en enfreignant ta liberté conditionnelle, c’est ça qui a tué Caitlin. Et pas le fait que vous n’ayez pas réussi à vider son foutu péricarde.”

Papa me fixe, la bouche et le menton tremblotants. “Très bien, dit-il enfin. Tu as raison. Mais peu importe ce que tu ressens envers moi, il faut qu’on parle. Pour le bien de la famille.

— Je suis là, non ?

— Oui. Et j’en suis content. Surpris aussi.

— Snake Knox t’a adressé un message. Par mon intermédiaire.

— John Kaiser me l’a dit. Mais il m’a affirmé que tu n’avais pas eu le message.

— Hum, fais-je en adressant un clin d’œil subtil à mon père. Il a dû oublier.”

Papa cligne lentement des yeux, puis me fait signe d’approcher. Me penchant en avant, je lui chuchote mot pour mot ce que j’ai dit à Quentin.

Les propos laissent mon père perplexe. “Les femmes et les enfants ? répète-t-il. Pas à l’abri ?

— C’est ce que le biker a dit. Et il avait particulièrement l’air de tenir à ce que j’entende les mots exacts. J’ai pensé que tu entendrai davantage dans ce message qu’un simple avertissement.

— Non. Pour moi, ça ressemble à une menace.

— Ouais. Sauf que depuis quand les Aigles Bicéphales répugnent à molester les femmes ? Ils en ont violé et battu beaucoup, c’était une routine pour eux.

— Des femmes noires, dit papa. C'est peut-être la différence. Il parle de nos femmes. De femmes blanches."

Je le dévisage en silence pendant quelques secondes. "Peut-être.

— De quoi vous avez discuté avec Quentin ?" demande-t-il.

Le changement de sujet m'agace. "Pas de sa fichue stratégie de procès, c'est sûr."

Papa émet un bruit méprisant. "Ne t'inquiète pas pour le procès. Le procès n'est pas important."

Cette déclaration est si manifestement absurde qu'il me faut quelques secondes pour réagir. "Si tu es condamné, tu mourras au pénitencier de Parchman. Comment peux-tu penser que ce n'est pas important ?"

Mon père fait la grimace, puis se met à se gratter une plaque squameuse de psoriasis sur le bras.

"Penn, et si les accusations portées contre moi étaient abandonnées aujourd'hui ? Qu'est-ce que ça ferait ?

— Tu serais libre.

— C'est vrai. Mais tant que Snake Knox sera en vie et en liberté, nous vivrons sous la menace. Nous tous.

— Et comment ça se fait, papa ? Parce que Viola et toi avez tué son frère ?"

Pour la première fois, il a l'air surpris.

"Oui, je suis au courant. Caitlin a mentionné ça dans l'enregistrement qu'elle a laissé sur son téléphone près de l'Arbre aux Morts."

Il soupire avant de secouer la tête. "Snake n'est pas au courant à propos de Frank. Il n'a pas pu l'apprendre.

— Tu es sûr ?

— Oui. Parce que si c'était le cas, il ne se serait pas contenté de me laisser mourir à l'Arbre aux Morts. Il m'aurait tiré une balle. Ou pire. La torture, c'est sa spécialité, tu te rappelles ?"

La mention de l'Arbre aux Morts m'oblige à penser à la dernière heure de Caitlin sur terre. "Alors pourquoi Snake veut ta mort ?

— Je ne sais pas. Il a peur de moi pour une raison ou une autre." Papa dirige un doigt crochu vers moi. "Mais toi aussi, tu es une cible. Ne l'oublie pas. Tu as tué Forrest Knox. Et

Snake le sait. Ce qui veut dire que toutes les personnes qui te sont chères sont dans le collimateur de Snake. Annie, Peggy, Jenny – et même Mia Burke.

— Les femmes et les enfants ne sont pas à l’abri, je murmure.

— Exactement. Mon Dieu, je regrette que Daniel Kelly ne soit pas dans le coin. Tu te rappelles comment il appelait Snake ?

— Un problème à une balle.

— Il avait sacrément raison. Kelly est toujours porté disparu en Afghanistan ?

— C’est une tragédie à bien des niveaux.”

Une pensée remonte à la surface depuis un endroit sombre. “Puisqu’on évoque ce genre d’issue extrême... qu’en est-il de Walt Garrity ?”

Papa prend un air pensif. “Le matin de l’enterrement de Caitlin, j’ai dit à Walt que le temps était venu de tuer Snake. J’étais certain que c’était notre seule option. Walt était d’accord sur le principe, mais il a dit qu’il ne pouvait risquer le reste de sa vie pour ça. J’ai compris. Il aime sa femme mexicaine et cela ne fait pas longtemps qu’il est avec elle.”

Les yeux de mon père s’illuminent un peu. “C’est une des raisons pour lesquelles je me suis rendu. J’espérais à moitié qu’en me montrant à l’enterrement d’Henry, Snake pointerait le nez et me tirerait dessus et que Kaiser et son équipe pourraient le coincer. Mais Snake a été trop malin pour commettre ce genre d’erreur.

— Ce n’est pas un imbécile. Snake a donné l’ordre d’assassiner un ancien Aigle Bicéphale après avoir planqué une tonne de preuves dans sa maison. Il a fait en sorte que le sabotage du jet du FBI lui soit mis sur le dos.

— Je suis au courant. Silas Groom. Ça a été un de mes premiers patients à Natchez.

— Snake a tué environ une douzaine d’oiseaux d’un seul jet de pierre. Désormais un Aigle sur deux a la trouille de subir le même sort.”

Papa mâchonne sa lèvre inférieure comme s’il essayait de resoudre un problème en silence. “J’ai repensé à tout ce que je sais sur ces salauds, dit-il. Depuis l’époque où j’étais médecin du travail pour l’usine de batteries Triton. J’y ai réfléchi en partie pour

Kaiser, mais aussi pour moi. Je me suis souvenu d'une affaire que j'avais oubliée, une jeune femme d'Athens Point. Elle a été violée par des Blancs dans le marais de Lusahatcha au milieu des années 1960. Ces hommes ont tué son mari sous ses yeux. Ils l'ont lynché. C'était une histoire terrible, mais qui a très peu attiré l'attention. La jeune épouse ne s'en est jamais vraiment remise. Sa belle-mère me l'a amenée pour que je lui vienne en aide, mais je n'ai pas réussi à percer son état dépressif. Finalement, elle a quitté la ville et s'est suicidée. J'ai toujours eu l'impression que les Aigles Bicéphales avaient été derrière tout ça. Ils étaient déjà très présents dans le comté de Lusahatcha, à cette époque.

— Merde. Quand est-ce que tout ça est arrivé exactement ?

— Oh, 1965 ou 1966. Mais je n'arrive même pas à me rappeler le nom de la belle-mère. Elles voulaient que tout ça reste secret. Elles avaient peur des représailles, à juste titre. Toutes les forces de l'ordre faisaient partie du Klan dans ce coin. Et même aujourd'hui, je pense que le shérif est du côté des Knox. Du moins, il l'était.

— Billy Ray Ellis, je marmonne en guise de confirmation. Qu'est-ce que tu penses alors ? Tu veux que je tue Snake Knox ?

Papa m'adresse un sourire las. "Bon sang. Je ne te demanderais pas ça. Ce que j'aimerais que tu fasses, c'est que tu remontes la piste d'Henry Sexton. Va voir les anciens Aigles Bicéphales – et pas seulement eux. Va voir leurs femmes, leurs ex-femmes, leurs enfants. Parle-leur – parle-leur vraiment. Si tu fais ça, je suis convaincu que tu vas finir par persuader quelqu'un de témoigner contre Snake."

Je suis sonné par sa suggestion. "Témoigner en audience publique ? Tu plaisantes ? Ça fait un bail que le FBI travaille en ce sens.

— Tu n'es pas le FBI. Tu es mon fils.

— Tu crois vraiment que ça me donne un genre de super-pouvoirs ? On ne parle pas de patients noirs reconnaissants, papa. Mais de vieux péquenauds méfiants et en colère."

La foi, l'excitation même, scintille dans les yeux de mon père. "Je crois que tu es capable de le faire. Tu as un don avec les gens.

— Bon sang, même toi tu n'as pas réussi ! Tu t'es levé à l'enterrement d'Henry Sexton et tu as demandé à toute la communauté

de briser le silence pour dire ce que les gens savaient à propos des Aigles Bicéphales. Mais personne ne s'est avancé. Non ?

— Ces gens ont peur, Penn. Avec raison. Ils ont peur pour leurs femmes, leurs enfants, pour eux. Mais on peut les faire changer d'avis. J'ai soigné la plupart de ces personnes à un moment ou à un autre. Ce sont des êtres humains. Ils ont une conscience. Et ils ont leurs fragilités, comme nous tous."

Sa requête m'a profondément ébranlé. "Pourquoi veux-tu que je fasse ça ? Sérieusement. C'est perdu d'avance.

— Je ne le pense pas. Ce sera dangereux, sans doute. J'ai entendu dire que tu portais un gilet pare-balles quand tu sors, et c'est une bonne chose. Mais tu devrais être accompagné d'un garde du corps où que tu ailles. Ne relâche pas ta vigilance, ne serait-ce qu'une seconde."

J'ai du mal à croire qu'il puisse penser que je vais accepter son plan. "Papa... je ne vais pas le faire. Tu ne m'as donné aucune info sur laquelle travailler."

Il baisse les yeux vers le sol en soupirant. Puis il relève la tête et murmure de manière à peine audible : "Je vais te donner quelque chose. La nuit où Viola est morte, il y avait un pick-up garé sous les arbres, dans sa rue. Avec un autocollant de la Darlington Academy sur le pare-brise arrière."

Je me fige. La Darlington Academy a été une des "écoles chrétiennes" fondées en réaction à l'intégration des Noirs dans les établissements, pendant l'année scolaire 1969-1970. Les financeurs de Darlington étaient membres du Conseil des citoyens blancs ou du Ku Klux Klan. Peut-être des deux.

"À qui appartenait ce pick-up ?

— Walt a fait des recherches et notre meilleure piste est un ancien Aigle Bicéphale du nom de Will Devine.

— Je me rappelle Devine. Il était en cellule le jour où Sonny Thornfield a été assassiné.

— C'est ça.

— Kaiser m'a dit que Will Devine avait accepté de retourner sa veste pour témoigner dans le dossier du meurtre de Sonny mais que, après le crash du jet du FBI, il s'est rétracté.

— C'est la preuve qu'il est tirillé ! Tu devrais commencer par Devine.

— Pourquoi Walt a-t-il fait des recherches à ce sujet ? Est-ce que Kaiser est au courant à propos du pick-up avec l'autocollant de la Darlington Academy ?”

Papa secoue la tête.

“Bon sang, pourquoi ?”

Un nouveau soupir. “Je ne peux pas te le dire, fiston.

— Oh, bordel.

— On est en train de perdre du temps, Penn.”

La colère me submerge. “Pourquoi me dire ça ? Bon sang, mais qu'est-ce que tu crois que je peux faire ?

— Mettre la pression sur Devine. L'acculer pour voir si tu peux le faire craquer. Walt a essayé, mais Will ne voulait pas lui parler. Il lui a claqué la porte au nez.

— Tu m'étonnes.”

À quelques centimètres de moi, papa m'implore de ses yeux caves. “Je ne te le demande pas pour moi, Penn. C'est pour la famille.

— Bien sûr. Comme tout ce que tu as pu faire, n'est-ce pas ?

— Non. Pas tout. Une grande partie de ce qui est arrivé s'est produit à cause de quelque chose d'égoïste que j'ai fait il y a longtemps. Je suis tombée amoureux d'une autre femme.

— Je te l'ai dit, pas besoin de rentrer dans les détails.

— D'accord. Tout ce que je dis, c'est que si tu fais ce que je te demande, alors il est possible qu'il se passe une des deux choses suivantes. Soit quelqu'un acceptera de témoigner contre Snake, soit Snake en personne se manifestera.

— Et alors ?

— Si on a de la chance, quelqu'un le piétinera.

— Qui ? Kaiser ?

— Peut-être.

— Un de mes gardes du corps ?”

Papa lève les paumes vers le ciel. “Aucun moyen de savoir. Tu as tué un homme la nuit dernière. Une heure avant que ça se produise, tu n'aurais pas imaginé le faire, si ?”

Il a raison, mais ça ne fait qu'attiser ma colère. “Combien d'hommes as-tu tués, papa ?

— Plus que je n'aime me rappeler, répond-il après un long silence.

— Où ?” Mon père ne m’a jamais raconté une seule histoire de la guerre en Corée. “À la guerre ?

— Oui.

— Mais tu étais infirmier.

— C’est vrai.”

J’attends mais il ne poursuit pas. “Seigneur... D’accord. Je vais réfléchir à ce que tu m’as dit. Ou à ce que tu m’as demandé, je suppose.

— Est-ce que tu vas revenir ? Peut-être à la prochaine visite de Peggy et d’Annie ?

— Je ne sais pas.

— Je comprends.

— Écoute, maman est terrifiée à l’idée qu’il t’arrive quelque chose une fois qu’on t’aura transféré à la prison du comté d’Adams.”

Papa écarte ce commentaire d’un geste de sa main tordue. “Billy Byrd ne me tuera pas en prison et il ne me fera pas assassiner par un autre détenu. Il veut me voir condamné. Il veut une déchéance publique et il est certain que c’est ce qui va se produire. Ses hommes et lui ont rassemblé eux-mêmes les preuves. Pour Billy, c’est une affaire réglée.

— C’est aussi comme ça que je le vois, franchement. Comment crois-tu pouvoir avoir droit à un semblant de procès impartial avec ces types responsables des preuves à charge ?

— Un procès impartial ? répète papa avec un étrange sourire. Je n’attends rien de tel. Toutes les preuves qui auraient pu mettre le doute ont disparu dès le premier jour. Elles n’ont probablement même pas atteint la salle des preuves. Mais peu importe.

— Comment ça ?”

Mon père me scrute comme si j’étais un enfant un peu lent. “Parce que je suis coupable, fiston.”

J’ai dû mal comprendre. “Quoi ?

— J’ai tué Viola.”

Cette simple confirmation me coupe le souffle. Je sonde ses yeux à la recherche d’un indice portant un message plus profond, mais je n’en décèle aucun. Il me faut un moment pour retrouver ma voix. “Est-ce que tu parles au sens propre ? Ou... d’un point de vue plus moral ?”

Un sourire triste effleure sa bouche. "On n'est pas à un colloque de philosophie, Penn. J'ai tué Viola. Et le pourquoi ne regarde personne. C'est entre elle, Dieu et moi."

Je suis estomaqué, comme disent les Anglais. Et totalement abasourdi par le ton détaché de sa confession. "Papa, je suis un peu perdu, là."

— C'est parce que tu réfléchis trop. J'ai travaillé dans un cinéma à la fin des années 1940, quand j'étais ado. Tu te souviens que je t'en ai parlé ?

Je n'arrive pas à trouver les mots pour lui répondre.

Il affiche une expression nostalgique. "Le Rialto à DeRidder, Louisiane. J'ai vu pas mal de films dans cette grande dame du cinéma. Des bons, des mauvais, des passables."

Le ver de la peur se tortille dans mon ventre. *Est-ce que mon père a perdu toute notion de réalité ?* "Papa, putain, mais de quoi tu parles ?

— J'essaie de te remettre les idées en place, fiston.

— À propos de quoi ?

— Tu ne sais pas dans quel genre de film tu es, en ce moment.

— Quel genre de film... ?

— Oui. On n'est pas dans un film policier. Ce n'est pas un film à énigme, avec Margaret Rutherford dans le rôle de Miss Marple. Je suis l'assassin.

— Papa, pour l'amour de Dieu...

— Ça n'est même pas un film noir, poursuit-il. C'est un western, Penn. Depuis le début. Avec des chapeaux noirs et des chapeaux blancs. Bon... peut-être que mon chapeau est plutôt gris. Comme celui d'Henry Fonda, à la fin."

Je me lève de la table et me dirige vers la porte. Ses propos sont tellement exaspérants que j'ai physiquement besoin de m'éloigner de lui. À mi-chemin, je m'immobilise et me retourne. "Si tu as tué Viola... pourquoi t'infliger ce procès ? Pourquoi ne pas plaider coupable, accepter ta condamnation et passer, au mieux, les deux dernières années qui te restent en prison ?"

Il considère apparemment ma question avec beaucoup de sérieux. "J'y ai pensé. Beaucoup, en fait. Mais je ne peux pas

faire ça à ta mère. Ni à Annie. Ce que je fais aujourd'hui, c'est pour elles."

C'est ça. Tom Cage, le martyr de la famille.

"Tu as dit que ton mobile ne regardait que Viola, Dieu et toi. Mais tu ne crois pas en Dieu."

Cette fois, il m'adresse un sourire triste. "Ce n'était qu'une figure de style. Ce que je voulais dire par là, c'était que cela resterait entre Viola et moi – et elle n'est plus de ce monde. Quand je partirai, mon mobile sera perdu pour l'histoire, et c'est ce qu'il mérite."

Je ne l'écoute peut-être pas avec le détachement approprié, et ses mots me frappent comme une gifle en pleine figure. "C'est super, papa. Seulement tu ne vis pas au milieu d'un grand vide. Les décisions que tu prends ont des conséquences sur nous. De terribles conséquences.

— Je sais. Je l'ai appris. Si tu me laissais..."

Je lève de nouveau la main et, cette fois, heureusement, il s'interrompt. Mais une fois que j'actionne la poignée de la porte, il me dit : "Je suis vraiment désolé pour tout, fiston. Je le pense sincèrement.

— C'est ce que tu as dit à ton autre fils ? je demande sans même me retourner. C'est ce que tu as dit à Lincoln ?"

Comme il ne répond pas, je fais volte-face.

"Oui", répond-il enfin avant de secouer la tête d'un air résigné.

Quelque chose dans mon esprit se ferme alors tout simplement. Il n'y a plus qu'une chose à dire.

"Au revoir, papa. Je ne reviendrai pas avant le procès."

Et je le laisse là.

JEUDI

6

Il aura fallu vingt jours pour que le gang de motards des VK se venge du fait que Tim et moi avons tué leurs camarades, et ce qu'ils ont fait, je ne l'avais pas même imaginé dans mes plus horribles cauchemars. Ce qu'ils ont fait a totalement justifié que John Kaiser classe le groupe des Aigles Bicéphales comme organisation terroriste nationale. Ce qu'ils ont fait était obscène.

Et ça s'est passé à quelques mètres de ma porte d'entrée.

Au cours des vingt jours séparant ces deux violents épisodes, j'ai entrepris ce que mon père m'a demandé – j'ai rendu visite aux Aigles Bicéphales, à leurs femmes, leurs enfants et, quand c'était possible, à leurs ex-femmes et associés connus – et j'ai détesté chaque minute de cette mission. Bien sûr, je me suis convaincu que je reprenais le flambeau que Caitlin avait lâché, que je ne remplissais pas la mission dont mon père m'avait chargé à la prison fédérale. Mais quoi qu'il en soit, ça n'a pas fonctionné.

Où que j'aille, je marchais presque toujours dans les pas des agents du FBI de John Kaiser, et aucun d'eux n'était parvenu à glaner ne serait-ce qu'une graine de renseignement valable auprès de ces sources. C'était probablement parce que tous ces agents avaient eux-mêmes marché dans les pas d'Henry Sexton, et qu'Henry était mort dans une explosion de feu dans le sous-sol de Brody Royal. Toutes les personnes que je suis allé voir savaient cela. Elles savaient également ce qui était arrivé à Glenn Morehouse et à Sonny Thornfield. Et à Silas Groom. Et tous ceux à qui j'ai parlé avaient parfaitement intégré la

leçon : quand on s'oppose au groupe des Aigles Bicéphales de Snake Knox, on meurt.

Ma quête dans toute la paroisse de Concordia et les quartiers périphériques du comté d'Adams a ressemblé à un voyage dans ma lointaine enfance. J'avais joué au baseball dans la Dixie Youth avec des gamins de ces quartiers : des gamins au visage criblé de taches de rousseur, à la peau pâle, aux grandes dents, pleins d'hématomes et de croûtes, des gosses qu'on aurait crus tout droit sortis d'une toile de Norman Rockwell. La plupart avaient vécu la première décennie de leur vie avec un grand sourire ; un trop grand nombre d'entre eux avaient ensuite enduré le reste de leur existence avec une grimace confuse et le sentiment de moins en moins contrôler leur avenir.

Ces gamins avaient la quarantaine aujourd'hui, et à aucune adresse je n'ai eu droit à un accueil sympathique. Les enfants des membres des Aigles Bicéphales avaient adopté par osmose le code du silence et ils le respectaient fidèlement. La suspicion, c'était l'ordre du jour. Deux d'entre eux m'ont menacé, mais la plupart se sont contentés de se montrer embarrassés ou méprisants – ne sachant pas comment se comporter, déchirés entre l'obligation d'hospitalité propre au Sud et le réflexe de repousser toute question concernant leur famille. J'allais accompagné à chacune de mes visites, même pour aller voir les femmes. C'était en général Tim Weathers, mais parfois Kirk Boisseau. Kirk ne possédait pas l'entraînement des hommes de la société Vulcan, mais mon vieux copain de classe avait un atout que les gardes du corps n'avaient pas – une connaissance intime de la population locale. En tant qu'ancien Marine reconverti dans le paysagisme, Kirk s'était rapproché de cette partie de la communauté que je ne connaissais quasiment plus, si je l'avais jamais connue.

Je n'ai pas interrogé tout de suite Will Devine – le possible propriétaire du pick-up avec l'autocollant de la Darlington Academy. Mais le lendemain de ma visite à mon père, j'ai appelé Keisha Harvin pour lui demander tout ce qu'elle savait sur Devine et sa famille. La jeune journaliste m'est venue en aide en quelques heures. Comme la plupart des premiers Aigles Bicéphales, Devine avait travaillé toute sa vie pour la société de

batteries Triton, juste au sud de Natchez, au bord du Mississippi. Question âge, Devine se situait entre Frank et Snake Knox. Il souffrait depuis cinq ans d'une maladie chronique des poumons et ne quittait plus beaucoup son domicile. D'après Keisha, les carnets d'Henry Sexton ne fournissaient pas énormément de détails concernant Devine et les activités criminelles récentes des Aigles Bicéphales, mais Henry était persuadé que l'homme avait joué un rôle majeur dans les meurtres des années 1960.

D'après mon père, Walt Garrity avait rendu visite à Devine chez lui. Texas Ranger à la retraite, Walt sait se montrer convaincant avec les hommes blancs de sa génération, mais Devine lui avait claqué la porte au nez à plusieurs reprises. Les agents du FBI de John Kaiser avaient certainement eu droit au même traitement, parce que si Devine avait été à deux doigts de donner des preuves en décembre, John n'aurait pas dû relâcher la pression sur le vieil Aigle Bicéphale.

J'ai tout d'abord essayé de rendre visite à Devine chez lui un dimanche matin, pensant qu'il serait peut-être d'humeur chrétienne. Derrière la moustiquaire de la porte, il m'a averti que si je ne déguerpissais pas de sa propriété, il me tirerait dessus avec sa carabine à double canon qu'il pointait sur mon ventre. Ce vieux gros salopard soufflait comme un bœuf en me menaçant et il avait l'air d'être tout juste capable de tenir debout. Mais il paraissait également tout à fait prêt à tirer si je m'avisais de le provoquer davantage. Ses yeux d'insecte derrière les grandes montures en plastique traduisaient un mélange d'indignation et de peur. C'est alors que j'ai compris que je lui étais probablement apparu comme l'incarnation de la punition qu'il avait redoutée depuis sa violente jeunesse.

Une vieille femme parlait à voix basse dans l'ombre derrière lui. Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elle disait, mais son ton semblait moins belliqueux que celui de son mari. J'ai songé à interroger Devine à propos du pick-up avec l'autocollant de la Darlington Academy – le véhicule était garé dans une allée à dix mètres, sur ma gauche – mais j'ai jugé bon de ne pas le faire. Tout en m'éloignant en voiture de chez lui, j'ai commencé à parcourir la liste des enfants et petits-enfants de cet homme.

Les fils de Will Devine se sont avérés moins agressifs que leur père, mais ils ont également affirmé ne rien savoir de concret concernant son implication avec les Aigles Bicéphales. Ils savaient que je serais ravi de mettre leur père en prison si je le pouvais, mais ils ont paru simplement accepter ça comme un état de fait. À l'image de la plupart des enfants d'Aigles Bicéphales, ils se rappelaient les barbecues au cours desquels les pères buvaient des bières et faisaient exploser des souches et des carcasses de voitures, mais ils affirmaient malgré tout qu'ils avaient alors cru que les hommes chahutaient simplement. S'ils avaient su que leurs pères qui fréquentaient l'église s'entraînaient à des attentats à la bombe contre des Noirs du coin, dirent-ils, naturellement ils auraient... eh bien, ils ne savaient pas vraiment ce qu'ils auraient fait, mais vous savez... ils auraient fait *quelque chose* en tout cas.

Je n'ai pas mentionné le fait que les mères étaient de toute évidence au courant de l'objectif de ces exercices, et pourtant personne n'avait appelé le FBI pour avertir qui que ce soit. Plus je discutais avec les fils Devine, plus je décelais la culpabilité dans leurs yeux. Pas une culpabilité personnelle – pas la honte de la complicité consciente ni du complot – mais ils avaient entendu et vu suffisamment de choses pour savoir que leur papa avait dans l'intention de faire du mal à quelqu'un avec ces "gros feux d'artifice", et que ce "quelqu'un" était d'une couleur différente de la leur.

Quand j'ai quitté ces fils devenus adultes, j'ai eu le sentiment que si je les avais rencontrés plus tôt dans ma vie – avant que tant de gens meurent –, ils auraient été heureux de pouvoir me confier les peurs secrètes de leur enfance. Les deux fils Devine ont révélé que leur père les avait sauvagement battus pour le moindre écart de conduite. Mais ils ont insisté pour souligner que c'était assez ordinaire dans les familles de leurs amis. "C'était une autre époque. Plus dure. Les enfants, on tolérait de les voir mais pas de les entendre. C'était comme ça alors, et ce serait peut-être mieux ainsi aujourd'hui."

Quand ils ont parlé de leur mère, Nita Devine, le regard des deux hommes s'est adouci. L'un d'eux a même pleuré en évoquant son dévouement altruiste. Il s'est avéré que Nita

était la femme que j'avais entendue parler dans l'ombre derrière le vieux Will. Quand j'ai demandé aux fils s'ils pensaient qu'ils pourraient réussir à m'arranger une rencontre seul avec leur mère, les deux hommes se sont aussitôt tus – assimilant de toute évidence ma proposition à une trahison.

Le fils cadet, Deke Devine – baptisé ainsi en hommage à un astronaute –, m'a donné beaucoup d'informations concernant d'autres enfants d'Aigles Bicéphales. La plupart d'entre eux s'étaient installés à moins de vingt kilomètres de la maison de leur enfance. Quelques-uns étaient devenus militaires, mais un grand nombre travaillaient aux puits de pétrole, plus une poignée qui étaient mécaniciens, soudeurs, électriciens, taxidermistes ou représentants en pesticides. J'ai inscrit le plus de détails possible avant qu'un sentiment de trahison fasse de nouveau taire Deke Devine, et nous nous sommes quittés en relativement bons termes. Alors que je retournais vers la Highway 65, j'ai noté dans ma tête de revenir fouiller plus profondément encore dans l'esprit tiraillé du plus jeune fils.

Pendant vingt jours, j'ai sillonné la paroisse avec ma liste, passant de maisons en mobile homes et en appartements avec l'espoir de convaincre un Aigle Bicéphale vivant ou un de ses enfants de me parler. Je n'étais même pas certain de ce que je tenais le plus à savoir ; je devais me contenter de donner des petits coups dans le nid de guêpes en espérant que quelque chose en sortirait. Mais rien n'est sorti. Retrouver les habitudes de mon ancienne carrière d'assistant du procureur m'a en partie permis de restaurer mon sens de l'ordre et, avec lui, ma connexion au monde. Mais le matin de la vengeance des VK, je souffrais toujours d'un grand sentiment de décalage.

L'odeur du café provenant de la cuisine m'a réveillé, m'informant que Mia était déjà debout, et probablement Annie aussi. La plupart du temps, quand je descends, Mia lit un roman à la table de la cuisine ou travaille sur son MacBook pendant qu'Annie prend sa douche. Ce matin-là, Annie a passé le visage qu'elle tient de sa mère à ma porte et a demandé : "Œufs et toasts ou porridge et myrtilles ?

— Tu choisis.

— Les deux. Il faut que tu reprennes du poids.
— Et qu'est-ce que tu dirais d'un gruau de fromage à l'ail ?
a renchérit Mia. Ça te redonnerait du gras.
— Je vais tenter le porridge si tu y mets de la cassonade.”
J'ai roulé hors du lit en grognant, je me suis étiré, puis je suis allé dans la salle de bains et j'ai fait couler l'eau chaude dans la douche.

Keisha Harvin était tombée amoureuse de la maison de Caitlin Masters dès sa première nuit là-bas et, les mois suivants, elle n'avait fait que l'apprécier davantage. Une demeure victorienne sur trois niveaux dans Washington Street, juste en face de la maison du maire, c'était le genre d'endroit que Keisha n'aurait jamais pu se payer. Chaque matin, elle se réveillait dans la maison caverneuse avec le sourire, puis elle se levait et s'avavançait sur le parquet, telle une princesse, descendait l'escalier et pénétrait dans la cuisine étincelante en ayant l'impression de jouer dans un film.

Sabrina, pensait-elle parfois. *Je suis l'Audrey Hepburn noire.*

Et cependant... Keisha n'était jamais vraiment complètement à l'aise dans cette maison. Où qu'elle aille, elle sentait le fantôme agité de Caitlin flottant non loin d'elle. Keisha n'avait pas l'impression d'une présence malveillante, seulement d'un esprit qui détestait devoir abandonner le monde de lumière et de vie. Keisha se disait que puisqu'elle consacrait presque chaque heure de sa journée à achever l'enquête de Caitlin sur les affaires des Aigles Bicéphales, son fantôme pardonnerait à une sœur d'avoir pénétré dans sa maison.

Ce matin-là, Keisha avait eu l'intention de se mettre au travail tôt. Elle avait programmé son réveil en conséquence mais, pour une raison ou une autre, elle ne s'était pas réveillée. Chaque fois que cela lui arrivait, elle avait l'impression que quelque force cosmique tentait de saboter ses plans. Elle avait fait l'impasse sur la douche pour rattraper son retard et, courbée devant la porte de derrière, elle était en train de triturer ses clés, s'efforçant d'enfoncer le métal plat dans la serrure, pendant que son sac à dos et son sac à main tiraient

son épaule droite vers le bas et menaçaient de renverser le toast à la confiture en équilibre dans sa main gauche. Fourrant la tartine dans sa bouche, elle parvint enfin à glisser la clé dans la serrure, la tourna, puis la retira d'un coup et trot-tina maladroitement vers sa Prius qui était garée dans l'allée étroite, à côté de la maison.

Keisha remercia le ciel en actionnant la télécommande d'ouverture des portes avec un immense sentiment de soulagement. Alors qu'elle balançait son sac à main sur le siège conducteur, quelqu'un l'appela depuis le jardin devant la maison. Keisha se força à sourire en se tournant, s'attendant à faire face à son vieux voisin – qui était toujours en train d'arroser les fleurs – ou peut-être même à la fille de Penn, Annie. Mais il s'agissait d'une vieille femme blanche qui portait une veste en cuir, un gobelet McDonald's à la main.

“Je peux vous aider ? demanda Keisha.

— J'espère bien, dit la femme aux cheveux blanc ficelle et à la voix dure. C'est un cadeau pour toi, poupée !”

Puis elle jeta le contenu de son gobelet au visage de Keisha.

Le choc du liquide frappant sa peau et ses yeux coupa le souffle à Keisha, et elle en laissa tomber son sac à dos. Elle secoua la tête comme un chien qui essaie de se sécher, puis elle leva les mains au cas où la femme aurait l'intention de l'attaquer physiquement.

Mais aucune attaque ne vint.

Keisha ne comprit qu'elle avait les yeux clos qu'en entendant rire, et quand une partie de son cerveau releva que le rire s'éloignait.

La femme s'en allait, Dieu merci.

“Bon sang, postillonna Keisha en sortant un pan de son chemisier de son jean pour s'en essuyer le visage et les paupières. Espèce de cinglée.”

Ses yeux se mirent alors à la brûler alors qu'elle les essuyait.

Elle cligna plusieurs fois des paupières, puis pencha la tête en arrière, mais cela n'apaisa en rien la brûlure qui parut même empirer.

Merde, pensa-t-elle alors que la douleur devenait rapidement insupportable.

Keisha suffoqua, puis cria et se remit à s'essuyer de plus belle. La douleur ne cessait d'augmenter. Puis elle prit conscience que tout son visage la brûlait également.

La panique explosa dans sa poitrine, lui volant son souffle et tout discernement. Quand elle pensa enfin au tuyau d'arrosage du jardin, elle voyait à peine. Titubant sur le gazon, Keisha se mit à crier.

“Qu'est-ce que c'est ?” a demandé Annie tout d'un coup.

Je me suis immobilisé, une cuillerée de porridge devant ma bouche ouverte. “Quoi ?”

Mia s'est pétrifiée, à moitié debout. “Quelqu'un a crié.”

Quand le deuxième cri a retenti, Mia s'est précipitée hors de la cuisine, Annie sur les talons.

“Attendez ! ai-je crié. Bon sang ! Tim n'est pas dehors. Il est aux toilettes ! *Attendez !*”

Quand je suis sorti avec mon arme, j'ai vu Annie et Mia traverser la rue en courant vers la maison de Caitlin. Keisha Harvin titubait dans le jardin du devant, telle Patty Duke jouant Helen Keller. Au début, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un genre de canular, tant Keisha avait l'air maladroit et étrange, mais au cri suivant j'ai tout de suite reconnu la véritable douleur et l'horreur.

Parcourant la route des yeux à l'affût de la moindre menace, j'ai bondi au bas des marches et franchi le trottoir en priant pour que Tim ne soit pas trop loin derrière. Mia tentait de poser des questions à Keisha, mais la journaliste ne faisait que sangloter et bafouiller de manière inintelligible. Une chose était sûre : Keisha souffrait terriblement, et son visage et ses yeux paraissaient être la source de cette souffrance.

“C'est Penn, Keisha ! Que s'est-il passé ?”

Elle a hurlé pendant quelques secondes avant de répondre : “Elle m'a jeté du coca au visage !

— Qui t'a jeté du coca au visage ?

— La femme blanche !”

En regardant de plus près, j'ai constaté que le chemisier de Keisha était mouillé, tout comme l'était le haut de son

torse. Mon regard s'est alors arrêté sur la peau elle-même, elle n'avait pas du tout l'air normale. Quelque chose de corrosif l'avait attaquée.

“Oh mon Dieu ! j'ai soufflé. Mia ! Est-ce que tu as touché Keisha ?

— Je ne pense pas.

— Va te rincer les mains avec le tuyau.

— Faites que ça s'arrête ! a hurlé Keisha. Ça brûle !

— Annie, est-ce que tu l'as touchée ?

— Non ! Papa, qu'est-ce qu'elle a ?

— Rentre à la maison et appelle le 911 ! Et rapporte-moi ensuite les gants en caoutchouc des toilettes.”

Annie fixait, captivée, les yeux dégoulinants de Keisha.

“Annie, vas-y tout de suite ! On a besoin d'une ambulance et de la police !

— J'y vais ! a-t-elle crié en se ruant vers la maison.

— Je ne vois rien ! a braillé Keisha. Je ne vois que la lumière. Qu'est-ce qu'elle m'a fait ?

— Respire, Keisha, ai-je dit calmement, luttant contre l'envie de la prendre dans mes bras pour la réconforter. Cesse de parler et contente-toi de respirer. Je veux que tu t'asseyes là où tu es. Je vais aller chercher le tuyau d'arrosage. Tu m'entends ?”

Ses doigts se sont posés sur ses joues rougissantes. “Oh non, mon visage...”

— Assieds-toi juste là. Ou mieux encore, allonge-toi sur le dos.

— Par terre ?

— Oui. *Mia, apporte-moi le tuyau !”*

Coureuse au lycée, Mia a parcouru la distance jusqu'à moi en trois secondes et m'a mis le tuyau dans la main. Keisha sanglotait toujours, mais j'ai supposé que les larmes, c'était bon pour ses yeux.

“Keisha, je vais te rincer le visage, les yeux, tout. J'ai besoin que tu m'aides en restant calme. Tu vas avoir de l'eau sur le visage – beaucoup d'eau –, mais continue à respirer par la bouche. On va te rincer la peau jusqu'à ce que l'ambulance arrive. Même sous tes paupières.

— *Vite, vite...”*

J'ai tourné l'épais jet d'eau claire vers son visage en rapprochant le bout du tuyau à moins de dix centimètres de sa peau. Sous le torrent d'eau, j'ai pu voir que des sortes de profondes brûlures étaient en train de se former, mais avec sa peau sombre il m'était difficile de voir à quel point c'était grave.

“Qu'est-ce que je peux faire ? m'a demandé Mia en fixant, horrifiée, Keisha.

— Appelle Drew et dis-lui qu'on a un cas de brûlures graves à l'acide, des brûlures au visage. Dis-lui qu'on va aussi avoir besoin d'un ophtalmo.

— Quoi d'autre ?

— Va chercher Tim pour qu'il nous couvre. Il se pourrait que ça ne s'arrête pas là.”

À quatre pâtés de maisons de Washington Street, Wilma Deen ouvrit la portière du gros pick-up Toyota et s'installa sur la banquette arrière. Alois Engel appuya sur l'accélérateur avant même qu'elle ait refermé la portière, ce qui lui fit comprendre qu'il était comme d'habitude exagérément surexcité par la proximité de la violence.

“Tu l'as eue ? demanda-t-il en jetant un regard vers la banquette arrière.

— Regarde devant toi !

— Bordel, tu l'as eue ?”

Wilma repensa à l'expression confuse du visage de la jeune femme quand elle avait été frappée par l'acide, avant qu'elle prenne conscience de l'étendue de la douleur et de la souffrance qui avaient été projetées hors du gobelet. “Je l'ai eue. Elle sera plus jamais la reine du bal.

— *Nom de Dieu.*”

Wilma sentit le véhicule accélérer alors qu'ils progressaient sur Canal Street en direction du pont.

“Ralentis, Alois. Je n'ai pas envie de passer dix ans à Parchman.

— J'ai compris, calme-toi. Mais donne-moi des détails. J'ai vu que dalle.”

Wilma se laissa glisser sur la banquette jusqu'à ce que son visage passe au-dessous du niveau de la fenêtre, puis elle ferma

les yeux. Elle ne pensait pas à Keisha Harvin mais à son propre frère, Glenn. À son expression quand il avait compris que sa sœur avait pris le parti de Snake et des Aigles Bicéphales contre sa propre famille. Cette décision avait également été une révélation pour Wilma, mais elle ne l'avait pas regrettée. Pas souvent, en tout cas.

Elle avait passé quasiment trois mois à se cacher et, pour être honnête, elle était devenue claustro. La cavale, c'était vraiment la merde, comme disait son père. Un des rares points sur lesquels il avait eu raison.

“Le FBI va péter les plombs, dit Alois. Le maire aussi.

— Bien. J'en ai marre de me planquer tous les jours. J'avais besoin d'action.”

Alois hocha la tête et négocia un long virage, ce qui signifiait qu'ils devaient suivre la rampe d'accès aux deux ponts franchissant le Mississippi.

“On va avoir toute l'action qu'on veut, dit-il. Putain, il était temps.”

Wilma s'appuya de nouveau contre le dossier, les yeux clos, mais elle ne vit pas les ténèbres. Elle vit la bouche de la fille noire s'ouvrir sous le choc et l'impact de l'acide. Elle devait désormais endurer les tourments de l'enfer. Au fond de sa poitrine, Wilma ressentit le pincement de quelque chose qu'elle pensait mort. L'empathie. Mais elle serra les dents pour s'en préserver quand elle se rappela les yeux de son frère, le jour où elle avait aidé Snake et Sonny à lui injecter la dose létale de fentanyl. Une fois qu'on est allé aussi loin... aucune chance de retour. On ne pouvait aller que de l'avant.

Ce qui l'avait le plus attirée dans l'attaque à l'acide, c'était qu'en la commettant elle gagnerait le respect des VK, qui se chargeaient de la garder cachée du FBI. Et pas seulement des bonnes femmes – qui étaient des garces et des grosses vaches – mais des motards. Le chef des VK, Lars Dempsey, un vieux dur à cuire, vétéran du Viêtnam, lui faisait un peu penser à Frank Knox, du moins ce dont elle se souvenait de lui. Elle n'était pas certaine de comprendre comment Snake pouvait soumettre Lars à ses ordres. Dans ce monde, les gros mangeaient les petits, et elle ne pouvait imaginer qu'un homme de l'âge

de Snake survive longtemps. Mais elle devait lui reconnaître ça : cela ferait bientôt trois mois que Forrest était mort et les VK exécutaient les ordres de Snake telle une armée obéissante.

Je suppose que les Knox sont des chefs-nés, pensa-t-elle, à moitié par ressentiment. Et ce doit être une bonne chose, parce que sans Snake, à l'heure qu'il est, je serais en taule ou morte dans un fossé.

“Tu as bien fait de lui laver aussi soigneusement le visage et les yeux, déclare Drew Elliott en pointant une petite lampe vers la joue de Keisha Harvin. Tu as en partie limité les dégâts externes.”

Le jeune associé de mon père s’occupe de Keisha depuis une demi-heure, mais il ne m’a laissé entrer dans la salle de soins des urgences de Ste Catherine qu’il y a deux minutes. Il applique une solution de gluconate de calcium sur toutes les parties touchées de la peau de Keisha. À mon grand soulagement, on lui a posé une perfusion de morphine contre la douleur et elle paraît inconsciente, ce qui me permet d’être plus calme pendant que Drew examine la peau de son visage sous la lumière.

“Est-ce qu’elle va perdre la vue définitivement ?” je demande.

Drew lève les yeux vers moi, apparemment troublé.

“Oui, c’est probable, Penn, répond-il ensuite à voix basse. On n’en saura rien encore pendant quelques heures. J’ai appelé Pat Crosby pour une consultation ophtalmologique. Mais ses cornées sont déjà opaques. Ça n’augure rien de bon.”

Mon cœur s’emballe de nouveau à ce réécalonnage du pire scénario possible. “Quel va être le degré de gravité des cicatrices de son visage ? C’est une jolie jeune femme.”

Drew déplace le faisceau de la lampe vers le cou de Keisha. “Ce n’est pas mon principal souci. La question pour moi, c’est est-ce qu’elle va survivre ?”

Je suis profondément secoué. “*Quoi ?* Elle a vingt-cinq ans. Je comprends bien qu’elle ne fera jamais la couverture de *Vogue*

après ça, mais... tu es en train de me dire qu'elle peut en mourir ? Il y avait du poison dans l'acide ?

— Non, mais il n'y avait pas besoin qu'il y en ait. L'acide dans ce gobelet n'était ni chlorhydrique ni sulfurique – ce qui aurait déjà été mauvais mais aurait limité les dégâts à la peau et aux yeux. C'était de l'acide fluorhydrique. Cet acide se lie aux ions de calcium, ce qui signifie qu'il traverse la peau et s'enfonce profondément dans le corps, jusqu'aux os."

Mon visage se glace. "Et qu'est-ce qui se passe alors ?

— La réaction qui en résulte, c'est que l'organisme libère un flux de calcium dans le sang. Et si tu as trop de calcium dans le sang, le cœur peut cesser de battre. Définitivement.

— Mais... il doit bien y avoir quelque chose à faire pour éviter ça ?"

Drew se penche pour examiner de plus près le cou de Keisha. "Rien, j'en ai peur. Cela dépend de la quantité d'acide qui a pénétré dans son organisme. Je viens juste de lire un article sur un type dans un laboratoire universitaire qui a renversé le contenu d'environ un gobelet d'acide fluorhydrique sur ses cuisses. Il a sauté dans une piscine voisine et y est resté pendant trente minutes en essayant de se laver. Tout d'abord, on a pensé qu'il allait bien mais, quelques jours plus tard, on a dû l'amputer des deux jambes.

— Oh, mon Dieu."

Drew éteint la lampe et la dépose sur le plateau des instruments. "Il en est mort. Lésions cardiaques."

Je me détourne et me dirige vers un lavabo en m'efforçant d'intégrer ce que Drew vient de m'apprendre. Debout dans l'air froid des urgences, je me rappelle le message que Snake Knox a envoyé à mon père, trois semaines plus tôt : *Les femmes et les enfants ne sont pas à l'abri*. La nausée monte dans mon ventre et j'envisage de me précipiter aux toilettes, quand Drew ôte ses gants avec un "pop", les laisse tomber dans la poubelle, puis pose une main sur mon épaule.

"Qui a pu faire ça à cette fille ? Les Aigles Bicéphales ?"

Les femmes et les enfants ne sont pas à l'abri. "Ce doit être eux. Keisha n'y est pas allée de main morte dans le journal.

— Penn... et si ça avait été Annie ?

— Ne dis pas ça, mon vieux.”

Drew relâche mon épaule et me regarde droit dans les yeux. “Je sais que tu y penses aussi. Tu serais fou de ne pas y penser. Il est peut-être temps pour toi de lui faire quitter la ville. De l’emmener à la campagne, par exemple. Mia aussi. Et tu devrais envisager de partir avec elles.”

Je n’ai pas entendu Drew parler aussi sérieusement depuis qu’il a été lui-même incarcéré et soupçonné de meurtre. “Je ne sais pas si c’est possible tout de suite. Partir, je veux dire.

— Parce que le procès de Tom va commencer ? Bon sang, tu n’es même pas allé lui rendre visite en prison, non ?

— Une seule fois.

— Tu as prévu d’assister au procès alors ?

— Je ne sais pas. C’est ma mère, le problème. Je pense que je dois être là pour elle.”

Drew me scrute quelques instants. “Je comprends. Mais pense à la possibilité d’éloigner Annie et Mia. Toute personne chère à ton père ou à toi devient une cible potentielle.

— Tu as raison. Je vais m’en occuper.”

Il m’adresse un sourire professionnel. “Je dois me rendre dans mon bureau.”

Je me retourne vers la table sur laquelle Keisha repose paisiblement, du moins pour le moment. “S’il te plaît, surveille-la attentivement, Drew.

— J’en ai bien l’intention. J’ai demandé aux infirmières de m’appeler au cas où des membres de sa famille se présenteraient. Mais si son état empire, il se peut que je sois obligé de la transférer en hélico à l’université.

— Je comprends.”

Il m’adresse un hochement de tête fraternel en guise d’au revoir, puis se dirige vers les grandes doubles portes.

John Kaiser se trouve avec Annie et Mia quand je reviens dans la salle d’attente. Dès qu’il me repère, il dit aux filles qu’il a besoin de me parler une minute en privé. Je les informe que Keisha se repose tranquillement et que Drew a fait tout ce qui était possible pour elle, qu’il ne nous reste plus désormais qu’à

attendre. Puis je serre Annie dans mes bras avant de suivre Kaiser vers un renforcement où trois distributeurs automatiques bourdonnent.

— “A-t-elle dit qui l’a agressée ? demande-t-il.

— Elle a dit qu’il s’agissait d’une femme blanche – assez vieille, selon elle –, mais elle n’a pas été en mesure de la décrire vraiment. Une veste en cuir noir, c’est tout ce dont elle se souvient. On dirait un gang de motards, non ? Les VK ?

— C’est l’hypothèse évidente. J’aimerais bien savoir où se trouve Wilma Deen. Elle était présente la nuit où son frère a été assassiné et elle a disparu juste après Snake. Ce qui me fait dire qu’elle est capable d’un tel geste.

— J’espère que c’était elle. Je ne veux pas penser que c’était pour se venger du fait que Tim et moi avons tué ces deux types du VK.

— Vous vous rendez compte qu’ils auraient pu s’en prendre à vous de la même façon, Penn. Ou à Annie.

— Non, ils n’auraient pas pu, je pense à voix haute. On est protégés. Keisha ne l’était pas. C’est pour cette raison qu’ils s’en sont pris à elle.”

L’agent du FBI réfléchit. “Le procès de votre père débute dans quatre jours. Il se pourrait que le VK lui envoie, ainsi qu’à Quentin, un autre message par le biais de cette agression. Quelqu’un est peut-être nerveux.

— Snake ?

— Qui d’autre ? Mais pourquoi, ça, je ne le sais pas. Il n’y a que votre père qui puisse le savoir.”

J’agite la main, trop bouleversé pour aborder ce sujet. “Toujours pas de piste sur les déplacements de Snake ?

— Vous pensez que je vous cache des informations ? Nous n’avons rien, Penn. Forrest et Snake ont eu le temps de se ménager une sortie de secours. Et Forrest savait ce qu’il faisait. J’en suis arrivé à croire qu’on n’arrivera à coincer Snake que sur un coup de bol. Et en matière de chance, il a plutôt bien été servi toute sa vie.

— La chance finit toujours par tourner. Et rappelez-vous que Snake est son pire ennemi. Il aime être sous le feu des projecteurs. Une fois que le procès va commencer, il se peut qu’il

ne puisse pas se contrôler. Vous croyez qu'il va pouvoir rester assis quelque part et laisser tout ce spectacle se dérouler sans lui ? Avec une couverture télévisée et nationale quotidienne ? Je ne sais pas de quelle manière Snake est lié à Viola – ou même à mon père – mais, tôt ou tard, il va venir reniffler autour de ce procès.

— On surveillera.

— En attendant, je vais essayer de trouver un moyen de le faire sortir de son trou.”

Kaiser a l'air inquiet. “Ne faites rien de stupide. Servez-vous de votre cerveau, pas de votre cœur.

— Allez voir cette fille, John. Elle a vingt-cinq ans et elle va être aveugle pour le restant de ses jours.

— Seigneur.

— Drew dit qu'il est possible qu'elle meure. C'était de l'acide fluorhydrique.

— Bon sang. Je sais ce que ça peut faire.

— Elle est du côté des gentils, mon vieux. C'est une des nôtres. Encore une gamine. Est-ce qu'on va se contenter de rester là et de supporter ça ?”

Kaiser me serre le bras. “Parfois c'est la seule option qu'on a. Ça fait partie du rôle des gentils.”

Je ne réponds rien.

“Je préférerais de loin aller me battre contre ces connards. Mais on ne sait même pas qui a fait le coup.”

Je ne partage pas l'opinion de Kaiser. Dans ma tête, je vois le visage arrogant de Snake Knox quand Kaiser et moi avons essayé de l'interroger dans le bureau du shérif de la paroisse de Concordia. Ce jour-là, il nous a fait passer pour des imbéciles.

“Penn ?

— On se voit plus tard, John. Faites-moi savoir si vous apprenez quoi que ce soit.”

L'homme du FBI me regarde attentivement alors que je m'éloigne en direction de ma voiture.

“Hé ! appelle-t-il. Vous n'avez pas de garde du corps ?

— Tim est avec les filles. Je lui envoie un texto pour qu'ils me rejoignent à la voiture.